

Les mémoires de Grand-Loup.

La Campagne d'Allemagne

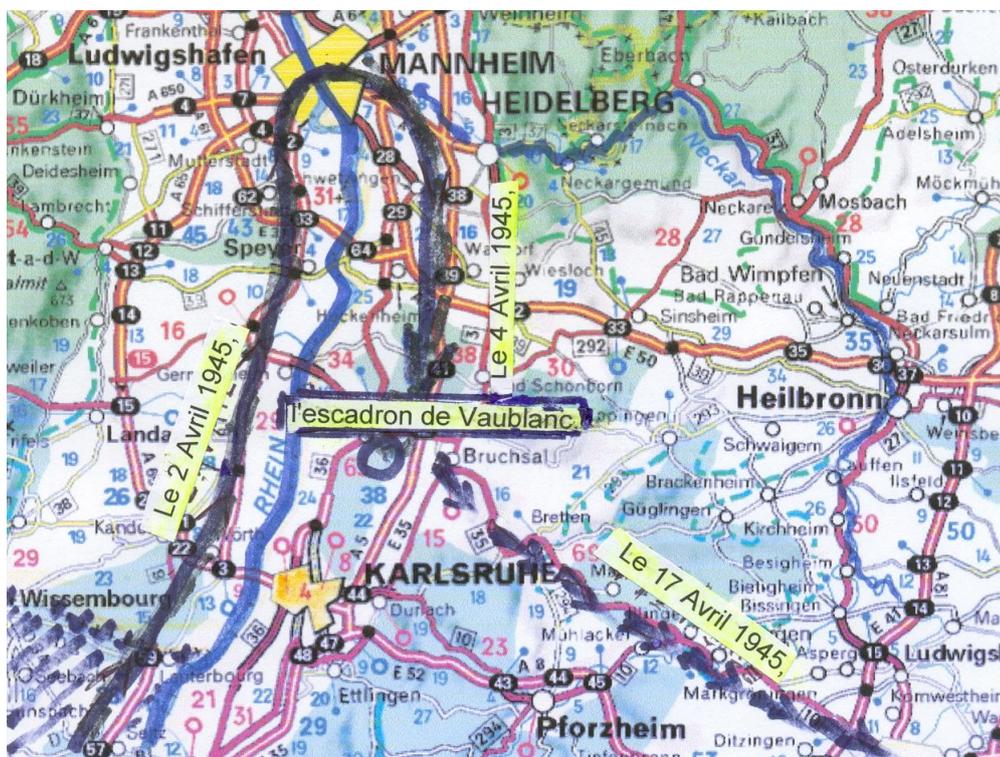
(Avril 1945)

Bonjour, chère Lorelei !

Le 2 Avril 1945 en fin d'après-midi, nos pelotons se rassemblent en disposition de convoi à Drusenheim (nord Strasbourg). Nous allons participer au dernier acte de la guerre : la campagne d'Allemagne.

Quelques modifications sont intervenues pendant mon séjour à Rouffach, dans l'organisation de l'escadron de Vaublanc. Mon ami, l'aspirant Gilbert Daguet, m'a remplacé dans le poste d'adjoint à Léonce de Gastines.

Grand Loup deviendra le second de Guy Caniot au 2ème peloton. Jean Vidal, promu sous-lieutenant, a pris le commandement du 3ème peloton après le départ du Prince de Mérode. Au crépuscule, l'escadron se met en route plein Nord, direction l'Allemagne. Des centaines de blindés et de camions nous ont précédés sur cette route qui longe la rive gauche du Rhin.



La rive droite est encore occupée par la Wehrmacht et son artillerie ne reste pas inactive. Aussi, nos pilotes doivent-ils conduire feux éteints. Difficile de vous rapporter nos sentiments au moment où nous pénétrons en territoire ennemi : beaucoup de curiosité, car cette Allemagne d'Hitler est encore un grand mystère pour nous. Mais aussi une intense jubilation et un brin d'esprit revanchard.

Les mémoires de Grand-Loup.

Bien calé dans ma nouvelle jeep, "Rochefort", j'entends, sans l'écouter vraiment les commentaires de Le Chevrel, mon nouveau conducteur. C'est un garçon d'une gaîté exubérante, plutôt bavard. Au total, un compagnon très agréable.

Aux environs de minuit nous croyons entendre des explosions loin devant nous, avec des bruits d'avions. Ce n'est pas une illusion. La radio nous l'apprend ; il s'agit d'une intervention nocturne des chasseurs de la Luftwaffe qui aurait fait quelques victimes parmi les équipages des tanks destroyers du 2^{ème} régiment de dragons. Tout s'est passé tellement vite que nous n'avons même pas eu le temps d'avoir peur. C'est la première attaque aérienne que nous subissons depuis le débarquement et ce sera l'une des dernières. Voilà le résultat heureux et confortable de la totale maîtrise du ciel par l'aviation alliée.

Nos camarades des divisions d'infanterie s'arrêtent avant Spire. Ils rejoignent des zones de rassemblement qui leur sont attribuées pour le franchissement du Rhin. Ce franchissement, ils l'effectueront avec des moyens plus ou moins précaires : radeaux de caoutchouc, "stormboat" (bateau en bois avec moteur), passières (radeaux constitués par plusieurs bateaux pneumatiques amarrés ensemble pour recevoir un platelage capable de supporter un ou plusieurs véhicules)...

Les blindés, toujours peaufinés, devront remonter vers le Nord, jusqu'à Ludwigshafen où ils passeront le Rhin sur un ouvrage spécial, le pont "Treadway", susceptible de supporter des tonnages importants. Il dispose d'un platelage capable de résister à l'agression des chenilles en acier. Cet ouvrage flottant a été mis en place par le génie américain. Ceux-ci donnent évidemment la priorité des priorités aux unités de la 7^{ème} Armée U. S. Aussi, arrivés dans la banlieue de Ludwigshafen dans la matinée du 3 Avril, nous n'utiliserons pas le pont "Treadway" avant la fin de l'après-midi.

Cette longue attente nous permet de prendre la mesure des destructions infligées aux grandes villes du Reich par l'aviation alliée : façades éventrées, quartiers pulvérisés, bâtiments incendiés. Le spectacle est dantesque et je pense que vous l'avez déjà vu dans les documentaires historiques. Il coupe le souffle. Mon conducteur répète, tous les quarts d'heures :

- Hé bien, qu'est-ce qu'ils ont pris, les chleuhs! Hein mon lieutenant!



Aucun habitant dans ces ruines. C'est une ville fantôme que nous traversons. Après avoir enfin franchi le Rhin au ras des flots, nous abordons la grande ville de Mannheim, cité jumelle de Ludwigshafen. Même paysage urbain de désolation.

Les mémoires de Grand-Loup.

Le Chevrel a repris sa litanie :

- Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont pris, les frisés. Hein mon lieutenant ?

Sacré Le Chevrel, il aime affubler les Allemands des mots "chleuh" ou "frisé". Les autres appellations "fridolins", "fritz", "boches", etc.... ont disparu de son vocabulaire. En fait, il se parle à lui-même et Grand-loup peut rester silencieux. Cela ne gêne Le Chevrel en aucune manière.

Dès la sortie du pont de bateaux, nous obliquons plein Sud, direction Karlsruhe. Nous roulons bientôt dans la campagne de la plaine de Bade. Quel contraste avec les cités rhénanes ruinées par la guerre ! Les villages sont intacts, propres, pimpants. Nous avons l'impression d'arriver en vacances ... Impression fautive, vous vous en doutez.

Le 4 Avril 1945 notre escadron pose le sac, comme disent les marins et les militaires, dans un délicieux village situé à quinze kilomètres au Nord de Karlsruhe. Le front n'est pas loin et, dans cette belle campagne nous entendons le bruit lointain des combats de notre brave infanterie. Les pauvres biffins sont chargés d'ouvrir une brèche dans la défense allemande installée sur les contreforts de la Forêt Noire. Les "pousse-cailloux" sont toujours à la peine dans des combats ingrats et difficiles tandis que la "cavalerie blindée" attend tranquillement son heure de gloire. Il ne faut pas trop le rappeler aux fantassins, ils vont crier au scandale.

Au 4^{ème} escadron, nous recevons mission d'assurer la sécurité des arrières du front en faisant du volume et en "battant l'estrade" par des patrouilles de nos automitrailleuses.

C'est une véritable sinécure dont nous allons profiter sans vergogne, en découvrant le charme des relations humaines. Sur la ligne de front, l'habitant se terre dans les caves et il n'en sort qu'une fois la bataille terminée. Aussi le combattant n'a-t-il pratiquement aucun contact avec lui.

La kermesse héroïque !

Dans notre petit village, c'est exactement le contraire. Notre mission nous impose de nouer des relations avec les représentants de la population locale. Nous allons le faire avec beaucoup de bonheur ... Et un brin de malice, dans une bonne humeur communicative ! Et puis, le printemps 1945 est arrivé. Il est radieux. Aussi, pour les jeunes cavaliers du 4^{ème} escadron, c'est Capoue, Capri, Acapulco, Bangkok, et j'en passe ! Nous avons tous grande envie de découvrir la société allemande du III^{ème} Reich, notre curiosité sera satisfaite, qu'il s'agisse des édiles locaux, des travailleurs ...

Notre premier étonnement tient à notre mission. Lequel d'entre nous aurait pu supposer qu'on nous demanderait de protéger la population locale dans le cadre du maintien de l'ordre sur les arrières du front ? Et, pourtant, c'est bien ce que nous allons faire.

Dans cette région, économiquement très riche, la densité de la population a quasiment doublé avec la présence des camps de prisonniers et des camps de travailleurs étrangers. Autour de nous, toutes les nationalités européennes sont représentées : Français, Russes, Polonais, Hongrois, Roumains, etc. ... Cette Allemagne de 1945 est devenue une énorme Tour de Babel où les individus parviennent, tant bien que mal, à communiquer grâce à un allemand de cuisine appris sur place. Les représentants et gardiens de l'ordre nazi ayant disparu, le pays est devenu un magnifique foutoir. Tous les internés ont quitté leurs barbelés ou leur camp de travail avec l'intention bien arrêtée de se payer sur la bête.

Les Russes, particulièrement mal traités durant leur captivité, sont les plus terribles : ils battent la campagne, ils battent les hommes, ils violent parfois les femmes, ils pillent souvent les fermes. De vrais sauvages, nos alliés du far-West ! Il faudra faire preuve d'une grande fermeté, user parfois de la menace et conserver toujours une patience infinie pour les ramener dans leurs camps. Nous y parviendrons et les états-majors organiseront leur ravitaillement et les soins sanitaires les plus urgents.

Les mémoires de Grand-Loup.

Tout ce travail s'effectue à la demande et avec la participation des responsables allemands locaux. Nous ne sommes pas arrivés aux bout de nos étonnements : cette "kollaboration" inversée, "modèle 1945", entraîne des échanges nombreux et parfois confiants.

Bien entendu, nous apprenons que personne n'a appartenu à l'appareil nazi ! On s'en doutait ! Personne n'a voté pour Hitler en 1933 ! Pardi, c'est bien connu de tous ! Nous ne sommes pas dupes et cette naïveté nous fait sourire ... L'abandon ostensible, un peu cynique, de ceux qu'ils adoraient encore la veille de notre arrivée (malheur aux vaincus), est une constante humaine.

Les édiles badois manifestent une souplesse d'échine qui fait notre émerveillement. Avec la défaite, le légendaire orgueil germanique a volé en éclats. Notre brave capitaine modère nos commentaires à ce sujet en nous rappelant, qu'en Juin 1940, nos notables n'ont pas été plus brillants.

Les villages badois sont encore pavoisés de drapeaux blancs et de pavillons blancs et jaunes. Les premiers sont bien connus mais les seconds m'intriguent : questionné par mon conducteur, je lui répons, à tout hasard, qu'il doit s'agir des couleurs du pays de Bade. Heureusement, Guy Caniot entend ma réponse et il corrige mon erreur :

- Que nenni, mon bon ami, ce sont les couleurs vaticanes !

Tiens donc ! Curieux, non ? Substituer Pie XII à Adolf Hitler, il fallait y penser ! Eh bien, les Allemands y ont tous pensé car nous trouverons les couleurs vaticanes sur les maisons et les bâtiments administratifs depuis le pays de Bade jusqu'au Tyrol autrichien.

Je ne peux décemment pas vous décrire le pays rhénan que nous avons découvert, sans vous parler des jeunes badoises. J'avoue qu'elles nous ont soufflés ! Elles ont manifesté, tout à fait spontanément, un appel à la tendresse justifié par deux raisons profondes et évidentes :

- Depuis la mobilisation de 1939, les pauvrettes n'ont pratiquement pas revu leurs matous. Peut-être sont-elles en "manque", comme on dit volontiers ?

- Par ailleurs en Allemagne les "pépées", dans le domaine de la liberté sexuelle, étaient très en avance sur leurs consœurs latines.

A cet appel à la tendresse et à la réconciliation franco-allemande, nos cavaliers "pieds-noirs" ont répondu avec enthousiasme et détermination. Dans une certaine mesure on pourrait rappeler aux historiens que nos coquins de jeunes spahis ont jeté, sur l'oreiller, les fondements de la nouvelle Europe ! Ce ne sont ni Jean Monet ni Robert Schuman qui ont initié l'idée d'Europe unie. Ce sont nos Rodriguez, nos Sanchez, nos Cazaubon. J'ajoute qu'ils n'ont pas hésité, nos chers petits, à "mettre la main à la pâte" ! Grand-Loup peut en témoigner: Ils ont payé de leur personne au-delà du raisonnable.

Quand je cherche mon conducteur, le brigadier Cazaubon, le Lannemezanais d'Alger, me répond goguenard :

- Il prend son cours d'allemand, mon Lieutenant ! Et il ajoute, goguenard :

- Et si vous ne m'aviez pas collé de garde, à cette heure, je devrais pratiquer la langue de Goethe.

Ce sacré Cazaubon n'a jamais été très porté sur la discipline formelle. Il est même volontiers frondeur, je ne vous apprend rien !

Bien entendu, ces idylles, menées tambour battant, alimentent les conversations de popote. Guy Caniot, bien informé, affirme avec conviction que ces charmantes badoises ont probablement été influencées par le célèbre film de Jacques Feyder : "la kermesse héroïque". Ce film, sorti en 1935 présentait, d'après notre ami, le thème suivant : "une ville flamande du XVII^{ème} siècle est occupée par la soldatesque espagnole. Aussi, les jolies femmes de la cité se sont-elles données la mission de détourner les vainqueurs de leurs instincts de brutes militaires en les étourdissant dans un tourbillon de charme et de volupté.

Les mémoires de Grand-Loup.

Je terminerai ce paragraphe du tendre en vous rapportant un dernier détail : quand l'escadron reçoit l'ordre de se mettre en route pour aller au casse-pipe, ces jeunes personnes, en larmes, ont agité leurs mouchoirs pour saluer leurs nouveaux amis. Je tiens mes enfants à vous rassurer : les femmes françaises, sauf les professionnelles et le milieu du spectacle, n'ont pas eu la même attitude en juin 1940. Au moment où nous démarrons, Guy Caniot me confie son sentiment en jargon teinté de "pataouète" (pied-noir populaire) : " ça que c'est, qu'l'amour, monsieur l'aspirant. Je vois quelques jeunes mouquères qui connaîtront des problèmes, au retour de leurs mecs. Belle achouma en perspective ! "

Comme vous le comprenez, nos premières journées en Allemagne ne furent pas tristes et nous ne nous sommes pas conduits comme des cosaques du Don. Encore que... Encore que...

Il me revient une anecdote montrant que notre groupe d'officiers a parfois oublié l'éducation "quai d'Orsay" de la cavalerie française. Un bel après-midi, notre capitaine Jean Bernard Viénot de Vaublanc nous invite à l'accompagner dans la visite de Karlsruhe, "libérée", comme nous nous plaisions à le dire dans la 1^{ère} Armée, le 4 Avril 1945. L'ancienne capitale du Pays de Bade présente l'aspect de toutes les villes allemandes de cette époque : ruines sur ruines.

Les jeeps roulent dans les gravats quand notre attention est attirée par un groupe de villas intactes, impeccables, entourées de jardins en fleurs. Spectacle incongru, au milieu de cette grande ville bien abîmée. Le capitaine, intrigué, s'arrête et rentre dans une des villas. Nous le suivons. Il pousse une porte : à terre tout a été jeté, brisé, piétiné.

- C'est moche, c'est moche ! " répète-t-il. Nos coloniaux se sont conduits comme des vandales !

Notre capitaine, vieil aristocrate d'une courtoisie exquise et d'une bonté infinie, est horrifié. Grand-Loup, parcourant le désordre du regard, découvre quelque chose d'insolite : sous une table, une pile d'assiettes intactes. Wunderbar ! J'en attrape une et je la tends au père de Vaublanc en lui disant :

- On ne peut pas laisser ça, mon capitaine, ça fait désordre !!!

Notre capitaine n'hésite pas longtemps. Il jette l'assiette à terre où elle éclate en morceaux. Et le groupe des officiers du 4^{ème} escadron procède par imitation : Chacun se prend une assiette et se la brise dans un magnifique éclat de rire.

Les combattants vivent toujours dans les éclats ... de vaisselle, de rire, de voix, d'obus... parfois. Comme disent les jeunes aujourd'hui, en Avril 1945, nous nous sommes bien "éclatés".

Ainsi va la soldatesque ! En guerre, il ne faut faire confiance à personne ... Même à ceux qui paraissent aimables et bien-élevés ! Comme l'affirmait mon vieil ami Lucien Huet :

- Méfie toi de tes chowchows. Comme les militaires, ils peuvent redevenir sauvages d'une minute à l'autre !

Capri, c'est fini !

Le 17 Avril 1945, branle-bas de combat ! Les biffins ont fait le trou et les blindés s'engouffrent dans la brèche.

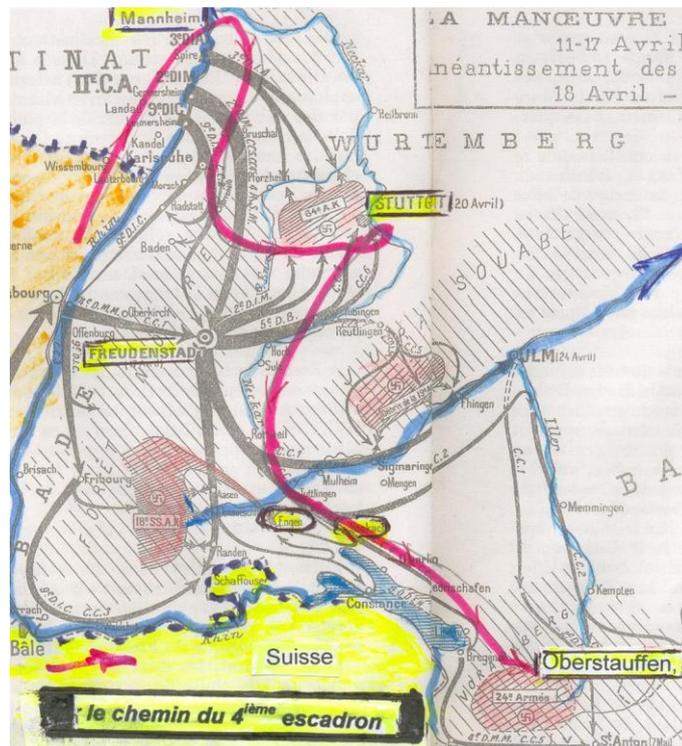
Insidieusement, je vais profiter de votre lecture pour vous faire une initiation tactique vous permettant d'épater vos copains dans la connaissance de la guerre des blindés. Dans ce but je vais utiliser une image familière à tous : celle d'une crue exceptionnelle. Vous l'avez tous vue, les flots montent, montent et prennent de la vitesse. Ils quittent le lit de la rivière, contournent les points hauts, isolent les villages, se divisent en plusieurs bras qui se rejoignent plus loin dans un courant encore plus rapide. Alors le flot emporte tout sur son passage.

Il en va de même pour les chars. La brèche ouverte, ils se ruent à toute allure, en colonnes qui se séparent, puis se rejoignent avec une fluidité surprenante. Le résultat, c'est une charge impétueuse qui écrase toutes les résistances. Voilà, vous avez tout compris.

Les mémoires de Grand-Loup.

Donc en ce 17 Avril 1945, notre régiment reçoit une mission délicate : assurer dans la marche en avant, une liaison entre la 5^{ème} division blindée et la 2^{ème} division d'infanterie marocaine. Mission délicate pour deux raisons : ces deux grandes unités sont jetées sur la ville de Stuttgart, mais leurs axes d'efforts sont légèrement divergents.

Deuxième point, encore plus important : les deux divisions ne progressent pas à la même allure. La division blindée est beaucoup plus rapide. D'où la création de vides que nous devons combler. Pas facile, ce type de manœuvre. Croyez-moi sur parole ! ...



Le 18 Avril au matin, nous nous mettons en place derrière l'escadron de Baulny qui progresse sur l'axe principal. Notre escadron déboîtera à droite et explorera une route parallèle dès que nos amis auront atteint et saisi le carrefour de Sultz.

Depuis la mort du capitaine Baudouin, à Langres, c'est toujours Baulny qui hérite de la mission la plus difficile et la plus intéressante. Ogier de Baulny est un vieil aristocrate normand (il va sur ses 38 ans), qui a un flair exceptionnel mis au service d'une fougue de mousquetaire. Personne ne le jalouse, nous l'admirons sans réserve. Ses hommes l'adorent et l'appellent familièrement le "vieux corsaire" (un coup de rouge ne lui déplaît pas, la vue d'une jolie fille ne l'effraie pas ! Loin de là).

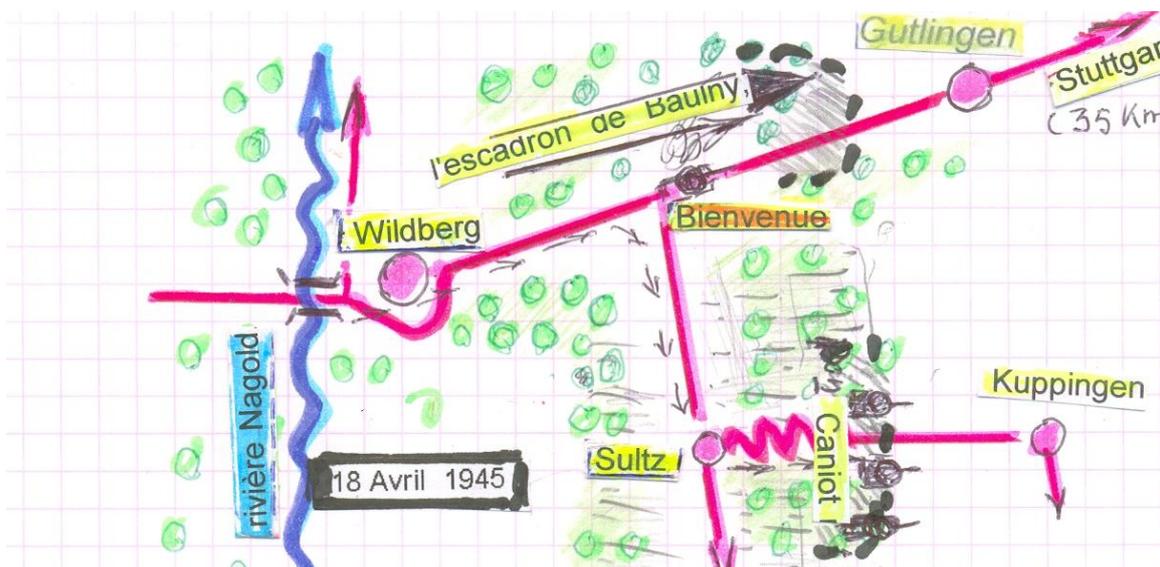
Après vous avoir fait le récit des deux journées suivantes comme nous les avons vécues, c'est à dire dans une grande confusion, je vous donnerai copie des mêmes événements, examinés au niveau de l'armée. Vous comprendrez alors pourquoi nous avons failli disparaître dans ce tourbillon des armées allemandes en retraite.

Au petit matin, nous roulons donc très décontractés derrière le "vieux corsaire". Nous parcourons ainsi une vingtaine de kilomètres dans une ambiance idyllique : nature magnifique, arbres fruitiers en pleine floraison, soleil printanier. C'est très chouette, cette campagne du Wurtemberg.

Les mémoires de Grand-Loup.

Les gars du 3^{em} escadron reconnaissent prudemment le pont étroit sur la rivière Nagold. Leur prudence se comprend très bien : la vallée est très étroite, couverte d'une forêt épaisse. L'idéal pour une embuscade et l'emploi du "panzerfaust" (ogive anti-char placée au bout d'une fusée et utilisée par un seul homme, d'une portée d'environ 80 mètres en 1945).

Nous regardons sans surprise le départ du peloton de Sauveboeuf qui s'engage sur une méchante petite route, vers le nord, en vue de couvrir notre progression. Ce peloton va connaître de belles émotions en tombant sur plus fort que lui. Pour l'instant et en ce qui nous concerne tout va bien. Tout "baigne" comme disent nos "pieds-noirs" .



Pourtant, en contournant le village de Wildberg, perché sur un éperon rocheux, une observation s'impose : pas la queue d'un habitant ! Mauvais signe. Mauvaise limonade comme disent nos spahis ! Avec l'expérience, nous y voyons une indication précieuse : l'ennemi n'est pas loin. Il est même très près. Devant nous, le paysage s'allume et explose. Rafales de mitrailleuses pour commencer, canons ensuite. Ce n'est pas du gentil Mozart, mais plutôt du grand Wagner ! Terminée la balade vacancière ! Tenace, teigneux, l'escadron de Baulny continue à progresser et nous apercevons, dans une fumée épaisse, le fameux carrefour où commence notre mission. Notre escadron s'y engage sur la route de droite, peloton de Gastines en tête. Mon conducteur, sans que je lui aie rien demandé, arrête la jeep de l'autre côté du rideau de fumée et il reste muet. Il y a de quoi. Je découvre une automitrailleuse en flammes.

On peut encore lire son nom sur le blindage : "Bienvenue". Le corps du chef de voiture, penché sur la tourelle ne laisse aucun doute sur le déroulement du drame. Sa bagnole a pris un "pélot" de 77mm anti-char. Le chef de voiture, probablement blessé gravement, a essayé, sans succès, de s'extraire de son poste de combat. Il n'a pas eu la force de terminer son geste.

Les autres membres de l'équipage sont carbonisés. Spectacle désolant ...

- Vous le connaissez ?

- C'est Guillaume, un copain..... Rien à ajouter.

Nous repartons "fissa" et rejoignons l'A.M. de Guy Caniot. Celui-ci examine aux jumelles toutes les lisières de bois, à notre gauche et à notre droite. Vu la fureur des combats chez nos voisins de l'escadron Baulny, tout porte à croire que nous ne tarderons pas à déguster à notre tour.

Les mémoires de Grand-Loup.

Contre toute attente, le peloton de Léonce de Gastines entre dans Sultz sans coup férir. Curieux, voyez-vous, les hasards de la guerre de mouvement.

Et maintenant, c'est à nous, 2^{ème} peloton, d'entrer en scène. Les adjoints étant toujours privés de cartes, je grimpe sur la plage arrière de "Rôdeuse". Guy Caniot me décrit le parcours que nous devons reconnaître :

Voilà le village de Kuppingen, notre objectif. Kuppingen est bâti sur un plateau ondulé sur lequel nous allons accéder par cette route en lacets. Tout cela est couvert d'une vaste forêt, vu ? Alors, en avant !

Le peloton progresse, comme à l'accoutumée, par bonds de grenouilles successifs. A la radio j'écoute Labanhie, le chef de la voiture de pointe, qui décrit sa progression. Malgré sa gouaille bien connue, on sent qu'il serre les fesses, l'ami "Labanoche" ! Cette forêt est normalement un nid à "panzerfaust" ou à «panzerschreck». Et pourtant là encore, surprise et soulagement. Il ne trouve pas la queue d'un "frisé".

Il arrive au sommet de son versant abrupt jusqu'à la lisière de la forêt. Je le rejoins au moment où Guy Caniot lui montre l'itinéraire à suivre pour arriver au village. J'installe le char obusier "Rocroi" ainsi que "Rochambeau", le scout-car de Cazaubon et ses mortiers. Ils sont prêts, l'un et l'autre, à tirer sur les lisières du village au profit des automitrailleuses de l'éclairage. Guy Caniot, qui observe le patelin et ses alentours, m'annonce qu'il n'y voit personne. Au moment où il s'apprête à prononcer le traditionnel "en avant !", la voix du capitaine de Vaublanc à la radio ordonne de rester sur place. En effet nos amis de l'escadron de Baulny seraient méchamment attaqués et même débordés par une infanterie nombreuse et mordante, appuyée par trois chars-automoteurs. Pour l'instant nos petits camarades s'accrochent encore sur le carrefour où "Bienvenue" continue de brûler. S'il perd le contrôle de ce fichu carrefour, alors notre repli éventuel deviendra improbable.

Mon chef de peloton profite de cet arrêt imposé pour élargir l'exploration des forêts à gauche et à droite de notre position. Le chef Albert, avec une patrouille à pied de cinq hommes, devra reconnaître une corne de bois suspecte à huit cents mètres sur notre gauche. Dans le même temps, il me confie le soin avec l'appui de l'automitrailleuse de Forzy, "Ronchonnoise", de donner un coup de sonde de quelques kilomètres dans la vaste forêt qui recouvre le plateau. Ces dispositions sont tout à fait judicieuses car cette énorme couverture forestière pourrait abriter, à notre insu, des milliers de malfaisants. Forzy, garçon audacieux et raisonnable à la fois, passe en tête. Ma jeep suit à cinquante mètres. Dans ces chemins forestiers sinueux et capricieux, nous roulons un peu au hasard sur un parcours d'une dizaine de kilomètres. Je m'y perds plusieurs fois. Heureusement nous ne faisons pas de mauvaises rencontres.

Coup de pot, le fameux hasard nous ramène à la corne de bois que devait reconnaître notre ami Albert. Notre arrivée est une bénédiction pour lui : Le nez au sol dans les labours, nos petits camarades sont fixés par deux mitrailleuses allemandes vachardes et très efficaces. J'envoie Forzy pour régler le problème. Son automitrailleuse fonce en tout-terrain et il écrase nos adversaires au canon et à la mitrailleuse. Il embarque la patrouille sur sa plage arrière et il ramène tout ce beau monde au bercail.

Guy Caniot insiste de nouveau auprès de notre capitaine pour reprendre la progression et s'emparer du village de Kuppingen. Nouveau refus de notre patron, catégorique cette fois. La situation s'est aggravée dans la vallée. Les artilleurs allemands ont réglé leur tir sur le village de Sultz qu'ils arrosent copieusement. Avec un peu de chance, ils ont mis en l'air dès les coups de réglage le Dodge et le canon de 57 du peloton Vidal. Sept de nos camarades ont été blessés dans ce tir de harcèlement. Au même moment l'escadron de Baulny, bousculé sur le carrefour, commence à se replier sur le village de Wildberg.

Les mémoires de Grand-Loup.

En conséquence Vaublanc doit regrouper tous ses éléments dans le village de Sultz où il s'installera en hérisson pour s'opposer à une attaque nocturne de nos cousins germains. Nous quittons, en fin de journée, notre excellente position sur la hauteur pour descendre au fond de la vallée. Nous prenons place dans le dispositif de défense, à l'est du village. La nuit tombe et les obus allemands tombent également. Ce coquin de Newton avait bien raison. Les pommes ne sont pas seules à tomber sur notre bonne planète ! ($F=M.m/d^2$, vous connaissez ?).

Mon tour de garde terminé, je tombe (*c'est toujours la faute à Newton*) dans un sommeil de nourrisson, roulé en boule, au pied de ma jeep. Au petit matin Guy Caniot me tire sans ménagement de ce sommeil réparateur. Après m'avoir fait remarquer avec un peu d'aigreur que l'artillerie allemande ne paraît pas avoir troublé mon sommeil, il me met au courant de la situation actuelle : l'escadron de Baulny a dû reculer sur plusieurs kilomètres et s'enfermer dans le village de Wildberg où il a "ferraillé" toute la nuit. Il tient encore le pont sur la rivière, mais la pression de l'adversaire est telle qu'il n'est pas sûr d'y rester bien longtemps. Des unités adverses ont traversé la rivière Nagold et attaqué le P. C. du régiment Shocking, ça ne se fait pas.

Résultat des courses, notre escadron est isolé au sein des forces adverses qui tentent de rompre l'encerclement de Stuttgart.

Le 19 Avril au matin, notre escadron, à qui on a donné l'appui d'une compagnie de jeunes tirailleurs, reçoit mission d'effectuer une attaque en vue de reprendre le fichu carrefour. Ces jeunes fantassins se sont infiltrés, pendant la nuit, à travers la forêt et ils ont pu nous rejoindre à 3 heures du matin. Cette action sera menée par le peloton de Léonce de Gastines, appuyé par les tirailleurs. Grimpé sur la plage arrière de l'A.M. de Guy, j'assiste au départ de nos camarades. Pour être honnête avec vous, la gravité de la situation ne m'apparaît pas encore clairement. Les craintes exprimées par mon chef de peloton me semblent excessives.

Dix minutes plus tard, je prendrai la mesure de mon erreur d'appréciation .En fait de Gastines a reçu une mission impossible. Nos engins, très faiblement armés, liés à la route, ne peuvent pas se mesurer à une infanterie nombreuse appuyée par des chars. En dépit de son expérience, le résultat était couru d'avance.



Les bruits d'un combat furieux nous arrivent. A la radio, nous écoutons, incrédules, les premières informations du drame qui vient de se jouer. Les chars-automoteurs allemands, bien embossés au-dessus du carrefour, ont percé les deux automitrailleuses de tête. "Revenante" et "Résistante" sont en flammes. Léonce tente d'évacuer ses morts et ses blessés.

Les mémoires de Grand-Loup.

Quant à la compagnie de tirailleurs, composée de jeunes recrues dont c'est le baptême du feu, elle s'est littéralement évaporée dès le début de l'accrochage (*au mois de Mars 1945, les anciens tirailleurs d'Italie et de la campagne de France ont été rapatriés au Maroc et ils ont été remplacés par de jeunes recrues*). Désobéissant à leurs officiers, ces très jeunes tirailleurs refluent vers nous en pleine panique. Ambiance de sauve qui peut !

L'infanterie allemande appuyée par des chars progresserait, nous dit-on, dans notre direction pour prendre Sultz. Guy Caniot reçoit l'ordre de récupérer tout ce qui est disponible pour faire face à cette offensive. Il me charge de ramasser toutes les mines anti-char du peloton pour établir un barrage aux dernières maisons du village.

Pas de dialogues inutiles, j'exécute "fissa". Quand j'arrive à la fameuse lisière, j'y trouve mon ami, l'aspirant Daguet. Il a déjà commencé à placer les mines de son peloton en travers de la chaussée. Ensemble nous enrichissons ce barrage improvisé avec les mines anti-char que j'ai apportées. Travail terminé, nous cavalcions derrière le canon de 57 mm anti-char du chef Rieger. Si la situation n'était pas aussi dramatiquement urgente, nous aurions souri en prenant conscience des dispositions bien peu orthodoxes que nous avons improvisées.

Le canon de 57 a pointé son tube sur le barrage de mines, à cinquante mètres devant lui. C'est bien trop court ! Notre brave Rieger, habituellement très prolixe, est figé, silencieux, jambes écartées derrière sa pièce. Un vrai grognard de la garde impériale chargé d'interdire un pont sur la Bérézina. Daguet ne manque pas de souffle. Il a récupéré un bazooka dans le fond de sa jeep et, péremptoire, il me le tend :

- Tu seras tireur, je chargerai l'engin. Je n'ai trouvé que deux obus !

Je n'ose pas lui dire que je n'ai tiré qu'une seule fois au bazooka, à l'entraînement. Et encore, j'ai magistralement loupé la cible ! Les deux aspi. s'installent dans une encoignure de mur, à dix mètres de notre ami Rieger. Pas très fringants, les jeunes aspirants ! Ils ont même une sacrée boule à l'estomac. Nous savons qu'au mieux, nous tirerons le premier char. Les automitrailleuses pourront peut-être nous protéger de l'infanterie, mais leurs obus antichars de 37 mm n'auront d'autre effet que de ricocher sur les blindages des chars allemands.



Char allemand, type "panther"

• 5 minutes passent ... Pas de bruit de chenilles.
• 10 minutes ... Toujours rien.
• 15 minutes ... Silence... Curieux !
Nous commençons à respirer mieux mais Que se passe-t-il ?

Les mémoires de Grand-Loup.

Nous le saurons un peu plus tard : les Allemands, qui avaient progressé allègrement jusqu'à trois cents mètres de notre village, ont finalement renoncé en raison des salves de 105 de nos artilleurs. Un avion "piper-cub" d'observation a remarquablement réglé le tir. Nos amis de la "bombarde" ont eu la chance d'obtenir un coup direct sur le char-automoteur de tête qui a fait demi-tour sans insister. Le tir d'arrêt, très dense, a conduit les autres chars et l'infanterie adverse à rebrousser chemin Ouf !!

Difficile à croire, je n'ai même pas vu le "piper-cub" d'observation. Dans le boucan autour de nous, je n'ai pas davantage remarqué l'intervention salvatrice de nos braves amis artilleurs. En d'autres termes il me semble utile de le préciser, fascinés par leur mission de "casseurs de chars" à courte distance, Daguet et Grand-Loup n'ont rien vu d'autre que les trois dernières maisons du village et pas compris grand-chose à ce combat. Pourtant, pas complètement idiots, nous avons tout de même compris que nous l'avons échappé belle. A midi tout rentre dans l'ordre puisque nous sommes relevés par un escadron de reconnaissance du 3^{ème} régiment de spahis marocains suivi par une longue, longue colonne d'infanterie.

Notre escadron, mis à la disposition de la 5^{ème} Division Blindée, se met en route pour reprendre le même type de mission au sud de Stuttgart.

Pris dans le tourbillon de cette journée noire, je n'ai même pas eu le temps de venir m'incliner devant mes vieux amis du 1^{er} peloton, disparus dans cette méchante affaire :

Montès, notre Orléansvillois de charme, chef de l'automitrailleuse de pointe depuis Toulon. (1 200 kilomètres en tête, il faut le faire !) Avec lui, disparaît un ami merveilleux.

Roger Pons, le meilleur pilote d'automitrailleuse de l'escadron, un très beau gosse de la ville de Bône, si mes souvenirs sont bons.

Avronsard, français du Brésil, engagé pour la durée de la guerre. Il y a laissé une jambe au fond de la tourelle.

Voilà donc ce que j'ai vu au cours des journées des 18 et 19 avril 1945. Je vous propose maintenant la lecture des mêmes évènements, tels qu'ils ont été examinés et rapportés au niveau de l'état-major du général de Lattre.

Le commandement, grâce aux observations de chaque peloton, a pu faire la synthèse de la situation et prendre les dispositions qui ont permis de contenir, puis de briser le petit corps d'armée allemand qui nous faisait face.

Je vous propose de lire les extraits du livre " Histoire de la première Armée Française " (pages 533 et 534) :

"Si les blindés ont pu réaliser une avance considérable au sud de Stuttgart, par contre la 2^{ème} Division Marocaine a rencontré des difficultés qui font apparaître l'importance de la mission de flanc-garde qui lui a été impartie.

En effet en cherchant à déboucher de Wildberg et de Sultz, le 4^{ème} R.T.M et le 2^{ème} R.S.A.R. (c'est notre régiment) sont violemment pris à partie devant Gutlingen.

A 14 heures, une contre- attaque d'ensemble vient dangereusement secouer la racine de notre flèche à Gutlingen et à Efferingen.

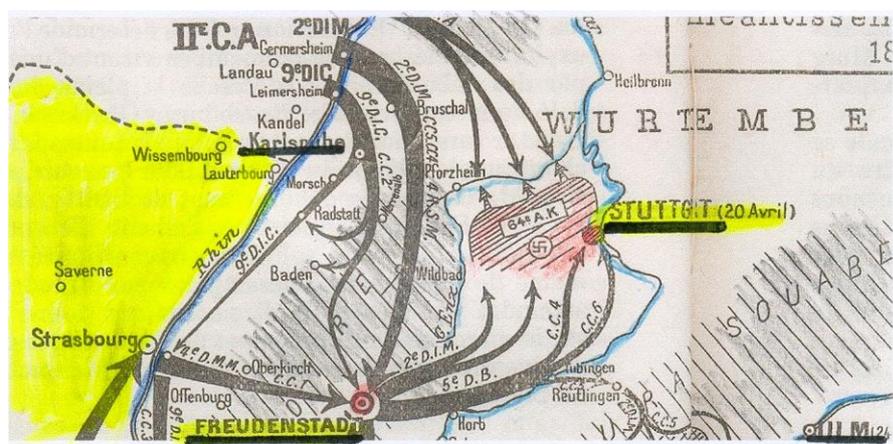
Partout le choc est rude. Dans Wildberg, des chars nazis reprennent le cimetière. Plus au nord, deux bataillons allemands franchissent la Nagold et mettent en péril le P. C. du Régiment. Secrétaires, cuisiniers sautent sur leurs fusils et font tête. Ce n'est qu'à 20 heures que l'arrivée de renforts et l'intervention massive de l'artillerie, tirant à vue directe, redressent la situation.

Car l'adversaire veut à tout prix se frayer une voie de retraite vers le sud. Puisqu'il n'a pas pu se frayer un passage vers Wildberg, il cherche le trou plus à l'est. Il s'infiltré de part et d'autre de la grand-route de Kuppigen. Et cette fois, des éléments de la 16 V. G. Division sont venus s'adjoindre à ceux de la 716^{ème} Division, etc... etc...

Les mémoires de Grand-Loup.

La vaillance des petites garnisons d'infanterie marocaine a permis aux chars de poursuivre en toute liberté leurs manœuvres au sud de Stuttgart."

La carte ci-dessous vous permet de mieux comprendre ce long rapport. C'est donc un tout petit Corps d'Armée de la Wehrmacht, (environ 30 000 hommes), qui a essayé d'échapper à l'encerclement de la 1^{ère} Armée. Placés sur l'axe principal de leur effort vers le sud, nous étions un peu légers pour nous y opposer.



Revenons à nos moutons, si vous le voulez bien. Mis à la disposition de la 5^{ème} division blindée, on nous dirige vers Herrenberg, puis Altdorf. En fin d'après-midi on nous ordonne d'établir un hérisson autour de l'ancienne ferme du Kaiser à Schaichhof. C'est une exploitation aux dimensions kolossales. Le Kaiser avait-il plaisir à y faire les foins ? Manarf ! Ich weiß nicht ! (*Je ne sais pas*). Nous y relevons un escadron d'automitrailleuses du 1^{er} R. E. C. (Cavalerie de la légion étrangère) qui vient d'anéantir un point de résistance de l'infanterie adverse.

Le spectacle est assez étonnant. Parmi les cadavres "feldgrau" que nous faisons rassembler, l'un d'eux a une attitude tellement étrange qu'il attire la foule des curieux.

Ce malheureux, couché derrière un fût de goudron, le fusil à la main, devait suivre la progression des légionnaires quand il a pris une "bastos" en pleine poire. Cette balle l'a tétanisé dans cette position du guerrier en observation. Pas de chance pour lui ! Déjà mort, une salve de balles traçantes a mis le feu au fût de goudron qui, en flammes, s'est mis à couler sur ce pauvre homme. Il n'est plus qu'une masse de charbon qui a pris une forme à la fois macabre et insolite. En une fraction de seconde, il s'est statufié en symbole de défenseur de la grande Allemagne.

Après cet intermède, nous répartissons les missions de tir autour des bâtiments, puis nous nous retrouvons, les officiers du 4^{ème} escadron, autour d'une table.

Au moment où nous allons ouvrir nos boîtes de ration, le médecin auxiliaire Suquet, le futur maire de Bandol, est appelé pour donner ses soins à un groupe de blessés.

L'adjudant Malartic, un homme au grand cœur, les a fait ramasser dans la campagne tout autour de la ferme du Kaiser. Cet épisode médical est remarquablement rapporté par notre ami Caniot. Aussi, je n'hésite pas à lui laisser la parole ou plus exactement la plume, qu'il a fort alerte :

- Quelques blessés légers sont pansés. Ils ne posent aucun problème. Un autre a été blessé au ventre. Sa blessure exigerait une opération immédiate. C'est aussi le cas d'un capitaine vétérinaire dont le bras droit a été déchiqueté vers l'épaule.

Les mémoires de Grand-Loup.

- Il faudrait les évacuer" dit Suquet.

"Il n'en est pas question répond le capitaine de Vaublanc. Nous n'avons plus de liaison radio et, de surcroît, un véhicule lancé en pleine nuit tomberait à coup sûr entre les mains ennemies."

- Bien, dit Suquet, dans ce cas je ne peux rien pour l'abdomen. Quant à l'autre je vais le consulter.

- Le consulter qu'est-ce que cela signifie ? Suquet s'en explique : s'il est vétérinaire, il a des compétences physiologiques et chirurgicales supérieures aux miennes au stade où j'en suis dans mes études médicales. La consultation a lieu. Le capitaine vétérinaire parle un peu le français.

- Tentez l'opération ! répond le blessé.

- Où va-ton l'opérer ?

- Sur le billard pardi ! répond la voix de Malartic.

- Très drôle répond Suquet pincé.

- Toubib vous ne me comprenez pas. Au 1^{er} étage, il y a une salle de billard avec un vrai billard au tapis de feutre vert. C'est là que vous serez le plus tranquille".

- Il n'y a plus d'électricité dans les bâtiments et la nuit est tombée. Malartic installe une douzaine de bougies qu'il a empruntées au régisseur du domaine.

- Il me faudrait un aide pour l'anesthésie" annonce Suquet.

- "Je suis volontaire" répond l'adjudant Malartic.

Le capitaine vétérinaire est rapidement allongé sur le billard entouré des bougies. On se croirait à une veillée funèbre. Suquet s'active avec son infirmier et il nous invite à dégager. Une petite heure plus tard, nous montons avec le capitaine Vaublanc et Jean-Marie Heissat. La porte est encore close.

- Vous êtes toujours là ?

- C'est fini, on sort répond Suquet.

- Et alors ? demande Vaublanc.

Un vague sourire aux lèvres, le toubib répond : " l'opération, techniquement, a bien réussi."

- Bravo, bravo crions-nous tous ensemble.

- Merci, dit Suquet et il ajoute : Mais il est mort."

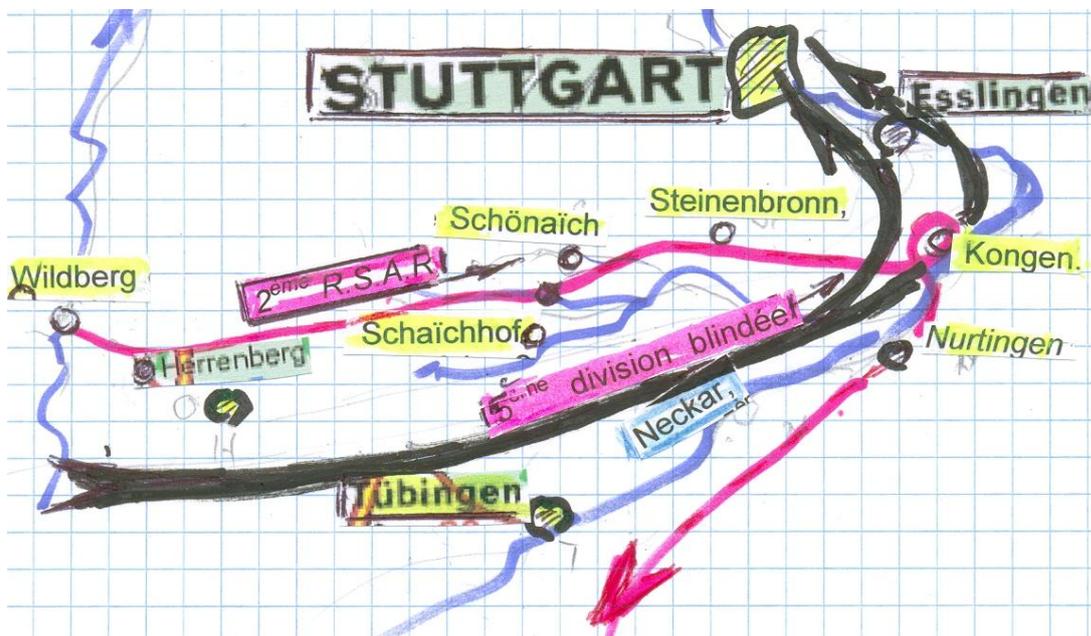
Le 20 avril, en fin de matinée, nous recevons enfin le ravitaillement en essence et en munitions. Il était temps. La bataille de Sultz a quasiment vidé nos réserves, et nos réservoirs. Dans le même temps, mystère des ondes hertziennes, (*le mot caprice conviendrait mieux*), le capitaine de Vaublanc reprend contact radio avec le P. C.

Stuttgart en vue à babord !!

Nous apprenons ainsi la mort du capitaine Ronot, le patron du 2^{ème} escadron. Il est le troisième commandant d'escadron à disparaître dans la tourmente. Trois capitaines sur quatre, l'addition est lourde ! Très bel homme, genre peu bavard, c'est encore un grand monsieur, un homme de guerre de tout premier plan, que nous perdons. L'affaire s'est passée la veille au soir.

Son peloton de tête s'est trouvé coincé dans le village de Schönaich tenu par quelques chars allemands accompagnés d'une solide infanterie. Le père Ronot n'a pas hésité une seconde. Avec sa seule jeep, il s'est porté en trombe vers le peloton en difficulté. Touché en pleine course par un panzerfaust, il a été littéralement pulvérisé.

Les mémoires de Grand-Loup.



Dès le ravitaillement terminé, notre escadron doit reprendre la route plein Est pour contourner la ville de Stuttgart. Le peloton de Gastines ayant perdu toutes ses automitrailleuses, c'est le peloton Caniot qui passe en tête. Peu de temps après, à Steinenbronn, nous relevons un peloton de la légion cavalerie. A 12 kilomètres au Sud de Stuttgart, nos adversaires s'accrochent furieusement au terrain. Il faut le savoir, les combats désespérés sont souvent les plus redoutables. Ainsi sur la terre germanique, si les civils décrochent avec ostentation et un certain cynisme, leurs soldats manifestent un patriotisme d'airain.

Guy Caniot me fait signe de le rejoindre. Près de lui l'automitrailleuse de la légion, touchée par plusieurs "panzerfaust", est entrain de cramer. Grand-Loup saute de sa jeep et, à grandes enjambées, se dirige vers son patron. Intrigué par une chose que je vais piétiner, je baisse les yeux. Une exclamation saugrenue m'échappe !

- Oh, Pardon ! C'est la main du malheureux chef de l'automitrailleuse qui est à mes pieds et que je vais écraser.

- Pas beau à voir, hein ! commente Guy Caniot. C'est vrai : le pauvre garçon a littéralement explosé. Ceux qui le ramasseront devront rechercher les morceaux du puzzle à dix mètres à la ronde. Une vraie boucherie !

Les tirs de l'artillerie allemande nous sortent de cette minute d'émotion et de sensibilité. Guy m'indique, sur la carte, le prochain village à atteindre : "Musberg." La progression reprend ... avec prudence ! L'automitrailleuse de Labanoche, toujours en tête, tire sur un gaillard qui fait des bonds de cabri d'un fossé à l'autre. L'homme boule à terre et reste étendu sur le goudron. Arrivés à sa hauteur, nos voltigeurs reconnaissent un prisonnier français. S'il est sérieusement touché en plein ventre, l'homme a gardé toute sa lucidité. Sincèrement navrés, nous sommes quelques-uns rassemblés autour de lui et nous l'écoutons. Il se traite de c.. ; il aurait dû nous attendre tranquillement dans Stuttgart...etc. Le docteur Suquet arrive rapidement à notre hauteur. Il le prend en charge et le fait évacuer. D'après les informations ultérieures de Suquet, ce pauvre garçon s'en serait tiré grâce à une intervention chirurgicale quasi immédiate.

Nous reprenons notre progression dans une forêt dense, un vrai refuge pour les saloperies de "panzerfaust." Mon ami Daguet est arrivé avec un renfort de voltigeurs qui pourront progresser à travers les arbres, à gauche et à droite de la première voiture. Ils ne seront pas venus pour rien.

Les mémoires de Grand-Loup.

Ils sont bientôt pris à partie par le feu précis des mitrailleuses ennemies. Le spectacle de mon petit camarade qui danse et cavale sous l'impact des balles traçantes adverses fera rire tout l'escadron. A vingt ans, on a le rire facile Et parfois cruel. Mais au total, il s'en est bien sorti, mon ami Daguet C'est l'essentiel, non !



Le panzerschreck, cousin du panzerfaust

Bientôt, nous tombons sur une barricade fortement tenue. Nous sommes gâtés ! Nous recevons l'ordre de nous replier sur le village de Steinenbronn pour nous y installer en hérisson. Nous n'avons rien contre. Quelques tirs d'artillerie exceptés, la nuit sera calme.

Le 21 Avril au petit matin, nous sommes remplacés dans Steinenbronn par des fantassins. Les pauvres, ils n'ont vraiment pas de pot. A peine sommes-nous partis, qu'ils subissent une attaque en règle. Ce sont des unités allemandes appuyées par des blindés qui veulent rompre l'encerclement de Stuttgart pour rejoindre le fameux "réduit alpin" dont on commence à parler. C'est toujours vers l'Est que nous nous dirigeons. Nous avons reçu mission de nous emparer des ponts sur le Neckar, la rivière de Stuttgart. Ces ponts sont à tenir avec fermeté pendant que les chars de la 5^{ème} division blindée entreront dans la capitale du Württemberg. Comme la crue dont je vous ai parlé, les chars vont déferler dans Stuttgart en utilisant toutes les routes de la vallée du Neckar. Quant à nous, modeste unité de reconnaissance, nous allons "ferrailler" pendant toute la matinée autour des ponts que nous avons saisis.

En effet, nous empêchons des unités allemandes de franchir la rivière. Ces unités commencent, en fait, à manquer de conviction. En fin de journée, c'est plusieurs centaines de prisonniers que nous avons rassemblés au centre de Kongen, petit village qui pitonne au-dessus du Neckar. Notre capitaine, Gastines et Guy Caniot ne résistent pas à la curiosité de connaître la ville de Stuttgart. Ils abandonnent à Grand-Loup le soin d'assurer la défense du village de Kongen et la garde du pont.



Grand-Loup, sur "Rôdeuse", l'A. M. de Caniot

Les mémoires de Grand-Loup.

En fin d'après-midi alors que je discute avec quelques officiers allemands prisonniers, une automitrailleuse du 2^{ème} escadron arrive dans Kongen où elle exécute un véritable rodéo dans les rues du patelin. En fait le chef de voiture est complètement "paumé". Il n'a rien à faire à Kongen. C'est ce que je lui explique en termes vigoureux et définitifs. Il fait une marche arrière "à la Fangio" et paf ! Il écrase ma jeep contre le mur. Heureusement, mon conducteur, Le Chevrel, l'avait quittée pour bavasser avec ses petits camarades. Fureur noire de votre grand-père. C'est ainsi que j'ai été condamné à "squatter" une place dans la jeep du brigadier Marie ou dans le scout-car de l'illustre Cazaubon.

A 18 heures, mes camarades officiers reviennent, d'humeur très joyeuse, de leur virée à Stuttgart. Ils arrivent juste à temps car nous devons rejoindre de toute urgence la cité de Neckartailfingen. Mes deux camarades ont rapporté de Stuttgart une gaîté contagieuse. Tout le fait rire. J'ose une question des plus pertinentes :

- Mon lieutenant, qu'est-ce que je fais des prisonniers ?
- Mais faites-en ce que vous voulez, mon cher Heissat Ce que vous voulez !

Cette réponse évasive ne me plaît pas tellement. Et puisqu'il faut rire, allons-y gaiement ! J'attrape la carte de Guy Caniot et le nom du village de Nürtingen "m'interpelle", comme disent aujourd'hui les personnes de haute culture..... J'attrape le gus qui porte les galons de Hauptmann (capitaine), et je lui donne autorité sur les trois cents prisonniers.

- Und jetzt, nach Nürtingen !
- Allez. ... Vorwärts ! (en avant)
- Et pourquoi Nürtingen ? me demande Caniot.
- Et pourquoi pas Nürtingen ! Rappelez-vous mon Lieutenant "l'inaction, seule, est infamante". C'est Ardent du Pic qui l'a dit ! Mes trois cents taulards ne resteront pas "inactifs" puisqu'ils marcheront.

- Bravo, mon cher Heissat... Quelle autorité !

Décidément la prise de Stuttgart nous a tous mis d'humeur gaillarde. L'ambiance est à la décontraction. Si nos chefs entendaient certains de nos dialogues, ils s'inquièteraient de notre santé mentale. En guerre cette décompression par l'humour est fort utile. Dans ce domaine, Guy est un champion.

Une bonne demi-heure plus tard, nous avons rameuté toutes nos troupes et nous nous mettons en route en direction de Neckartailfingen.

Et à quelque deux kilomètres plus loin sur la route ... qui dépassons-nous ? Je vous le donne en mille. Notre détachement de prisonniers qui marche, marche, marche, toujours colonnes par trois, derrière le bon capitaine à qui j'ai confié un commandement. C'est magnifique la discipline allemande ! C'est un peu l'histoire de la 7^{ème} compagnie de Robert Lamoureux, inversée, mais authentique ! Au passage nos équipages leur font des grands signes d'amitié et aussi, parfois, des gestes plus ou moins coquins, avec des fous rires délirants. Le Chevrel qui a embarqué avec moi s'exclame :

- Mais qu'ils sont c..., qu'ils sont c..., qu'est-ce qu'ils attendent pour se barrer... Hein, mon Lieutenant ? L'aspirant, il s'en fout royalement. S'ils ne veulent pas prendre la tangente, qu'ils aillent au diable !

Le 22 avril, toujours au petit matin, nous attendons le ravitaillement en essence et les ordres. Ils se font attendre. C'est à midi seulement qu'arrivent les jerricans d'essence. Quant aux ordres, je dois vous l'avouer, nous ne sommes pas tellement pressés de les recevoir. En effet nous sentons que la Wehrmacht est au bout du rouleau. La fin de la guerre paraît à portée de main. Ce sentiment vous donne une belle envie de survivre. Les ordres arrivent enfin.

Les mémoires de Grand-Loup.

Le capitaine nous fait savoir que nous allons changer complètement de crémier. D'après lui nos camarades de la 1^{ère} division blindée, après avoir perforé la Forêt Noire, seraient en train de filer à toute allure en direction d'Ulm, en chevauchant de part et d'autre du Danube. La 5^{ème} division blindée, à laquelle nous sommes rattachés, va cisailer les arrières de nos petits camarades pour atteindre le lac de Constance.

Objectif : la frontière autrichienne. Tactiquement parlant, ce cisaillement presque perpendiculaire des deux divisions blindées, n'est pas très orthodoxe. Mais, à l'évidence, peut vous chaut.

L'hallali de la Wehrmacht

Aujourd'hui après avoir lu les mémoires du père de Lattre, cette décision s'explique parfaitement. A Sigmaringen, petite ville accrochée sur le Danube, s'est installé le gouvernement fantoche de Vichy. De Lattre a reçu l'ordre d'y faire un raid-éclair en vue de s'emparer de la personne du maréchal Pétain, de Laval et de son équipe. Roulant pied au plancher, un détachement de la 1^{ère} D. B. est arrivé à Sigmaringen quelques heures après la fuite des hommes de Vichy.

Les ordres donnés par de Lattre à son ami et subordonné, le général Béthouart, sont assez pittoresques (page 560). Je vous invite à en juger vous-mêmes :

- "Pousse plein gaz sur Sigmaringen.
- Sigmaringen depuis Muhlheim par les routes Nord et Sud du Danube.
- Sigmaringen depuis la transversale Tuttlingen - Stockach.
- A Sigmaringen, boucle tout. Tiens-les en force. Mets-y un patron solide et dur. Quelqu'un auprès de lui qui boucle les politiques et garde silence jusqu'à ma venue.
- Cela étant, depuis Sigmaringen, par le Sud du Danube, vole sur Ulm par tous itinéraires, par tous moyens."

Et maintenant, une fois de plus, je vous ramène au ras du gazon. C'est le niveau d'un pauvre petit aspirant. Au début de l'après-midi du 22 avril, nous démarrons (l'essence s'est fait attendre). Notre peloton en tête, nous prenons un dispositif qui permet de rouler en sûreté, mais aussi à bonne allure. Seules les lisières de forêts et de localités sont abordées avec les précautions habituelles. Quand nous nous arrêtons au Sud de Tuttlingen, en passant par Rotweil, nous avons parcouru plus de deux cents kilomètres en quelques heures. Belle performance, non ? Le régiment au grand complet a roulé derrière nous, à la même allure.

Le fameux cisaillement fait déjà partie du passé. Chaque escadron se voit attribuer une petite localité pour y passer la nuit. Peu après notre arrivée, nous recevons des directives en vue de foncer vers l'Autriche, en flanc-gardant au Sud la 5^{ème} division blindée. Nous apprenons aussi que Stockach, petite ville déjà libérée par le raid-éclair sur Sigmaringen, a été réoccupée par une centaine de S.S...

Ces furieux sont commandés par un capitaine qui est un vrai sauvage. Brutal, irascible, il a bousculé le maire de la cité, lequel avait eu l'audace de faire couvrir sa ville de drapeaux blancs et des couleurs vaticanes. Ce barbare met la ville en état de siège, fait placer des barricades sur tous les accès et décide de faire "Camerone" (fait d'armes de la légion étrangère, au Mexique, au cours duquel une compagnie a préféré se faire tuer sur place plutôt que de se rendre).

A minuit, à peine arrivé de Stuttgart et sans avoir pris le temps de souffler, notre camarade, le lieutenant de Sauveboeuf, reçoit l'ordre de se porter immédiatement à Stockach. Il devra boucler toutes les issues de la ville et attendre l'arrivée d'un renfort chars- infanterie qui brisera cette résistance des S.S.

Les mémoires de Grand-Loup.



Le peloton Caniot, prêt à démarrer.

Le 23 avril dès 6 heures du matin, notre peloton est également envoyé à Stockach. Nous allons investiguer tous les villages à la périphérie de Stockach afin de savoir si d'autres points de résistances organisées sont installés dans cette région. Après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres sans trouver d'installations défensives, nous revenons à Hattingen où nous attend le ravitaillement. Il était temps; nos réservoirs flirtaient avec le point zéro. Pendant que nous jouons les femmes de ménage (*je devrais dire : techniciens de surface*) en balayant le terrain autour de Stockach, nos petits camarades de la 1^{ère} division blindée sont déjà rentrés dans Ulm et ils ont pris les ponts sur l'Iller (*gros affluent du Danube qui prend sa source dans les Alpes*). Une distance de cent trente kilomètres les sépare de nous.

Cette avance fulgurante a posé un fichu problème à l'état-major de la 1^{ère} division blindée. Après être restés plusieurs jours avec des réservoirs presque à sec, ils seront finalement ravitaillés par les "Ricains". Ceux-ci transporteront l'essence grâce à un pont aérien.

Le 24 avril, notre peloton de nouveau en tête est lancé plein Est sur un axe qui longe le lac de Constance, à cinq kilomètres à l'intérieur des terres. Notre Régiment assurera la flanc-garde de la 5^{ème} Division blindée, au sud, en longeant le lac de Constance. Au passage, il devra prendre les petites cités établies en bordures du Bodensee. C'est ainsi que l'escadron du "vieux corsaire" (de Baulny) va de nouveau se couvrir de gloire en prenant par surprise la ville de Uberlingen.

Quant au peloton Caniot, il reprend la route de Stockach qu'il commence à bien connaître. Notre progression devient plus prudente. Nous reprenons le cheminement de la chenille sur une route champêtre, dans une campagne merveilleusement plantée de pommiers en fleurs. Le soleil brille dans un ciel d'azur. On se croirait en Normandie un jour d'été sans pluie. Nous avons tous plié nos blousons et nos canadiennes et nous retroussons les manches de chemise. L'humeur est ultra-vacancière ! Grande décontraction générale, sauf pour l'équipage de l'automitrailleuse de tête. Avec la présence des "panzerfaust", la première voiture sait ce que ressent un homme condamné à la roulette russe. Aussi, la règle de l'alternance est-elle appliquée : tous les dix à quinze kilomètres, Guy Caniot fait changer les positions respectives des deux A. M. pour donner à chacun un peu plus de chance de survivre. Votre grand-père, confortablement installé en passager, dans la jeep du brigadier Marie, regarde avec intérêt le travail de nos éclaireurs. C'est assez cocasse de voir nos "bagnoles" qui sautent d'un pommier en fleurs au pommier suivant. Dans ce décor d'opérette, la guerre ne paraît pas tellement sérieuse. Et pourtant, cela serait trop bête de se faire "déquiller" au moment où nous voyons le bout du tunnel. A Billafingen nous avons la chance de rencontrer un groupe de prisonniers Polonais. Epatants ces Polonais ! Ils ont vu des équipes de fantassins allemands de la valeur d'une compagnie passer sur cette route quelques heures auparavant. Ils croient savoir qu'ils se sont installés dans les bois d'Owingen, le patelin suivant.

Les mémoires de Grand-Loup.

Merci camarades ! Vos renseignements sont précieux, ô combien ! Guy Caniot nous réunit autour de sa bagnole, "Rôdeuse". Il nous commente les dispositions à prendre :

- Le char obusier et les mortiers de Cazaubon devront être prêts à pilonner la lisière de la forêt.
- Le chef Albert et cinq voltigeurs à pied exploreront la lisière du bois.
- Quant à "Labanoche", il est invité à aborder cette fameuse lisière à vitesse maximum.

Au moment où tout se met en place, je vois arriver notre brave capitaine, accompagné d'un commandant que je ne connais pas. Je les pilote jusqu'à l' A.M. de Caniot. Celui-ci paraît désagréablement surpris par cette visite inopportune. Cela se voit sur son visage. Le commandant inconnu explique que nous retardons la colonne qui aimerait progresser plus vite. Je connais mon chef de peloton, je m'attends au pire. Je ne suis pas déçu. Après un long silence savamment calculé, Guy explose à froid. C'est son truc !

- Si je comprends bien, mon commandant, vous êtes très pressé. Eh bien moi, je ne le suis pas. Il enjambe la tourelle, se retourne chromé et lance :

- Si vous avez un train à prendre, alors prenez donc ma place. Je vous la cède bien volontiers. Bonjour l'ambiance !

Le commandant et notre capitaine bredouillent un refus embarrassé, grimpent dans leur jeep et ... Pfuit! Ils repartent vers l'arrière. Bon vent !

- Vous avez vu cet abruti. S'il veut entrer le premier à Friedrichshafen, çà le regarde. Nous, nous n'en avons rien à cirer. Vous êtes prêts ? Alors en avant !

Nous regardons le terrain : la route descend en courbe, avec la forêt à gauche, des prés et des champs à droite. L'A. M. a pris de l'élan. Elle bondit. Elle arrive en trombe sur la partie boisée. Par expérience nous le savons bien, s'il y a du Chleuh, c'est là qu'il se trouve. Quand éclate le premier panzerfaust, personne n'est vraiment surpris. Le blindé quitte la route vers la droite, plane au-dessus du talus, fait encore une cinquantaine de mètres avant de s'arrêter.

Deux nouvelles explosions ! Cette fois l'A.M. prend feu. Une épaisse fumée noire s'en dégage et envahit la petite vallée. L'obusier et le mortier de Cazaubon arrosent la lisière du bois. Dans la fumée qui s'étale, j'aperçois quatre frisés qui se barrent à toutes jambes. Ce sont ceux qui ont démoli nos petits camarades. Ah les salopards ! Assis dans la jeep, j'attrape la mitrailleuse de capot et à deux ou trois cents mètres je me fais un carton. Grâce aux balles traçantes, je prends mon pied en constatant l'efficacité de mes rafales. Plus je tire, plus ils courent. Plus ils courent ... Plus je tire. Quand ils sortent de la fumée Leur direction de fuite m'intrigue

- Ouh la la !

- Mon lieutenant, ils viennent vers nous. C'est bizarre, non ! La voix calme et posée du brigadier Marie me fait l'effet d'une douche.

Les quatre gus de l'équipage, loin de cramer dans leur bagnole, foncent vers nous dans une course quasi olympique. Jolie méprise !

"Labanoche", l'homme de Nérac, quoique épuisé, a gardé sa gouaille. Il me félicite pour la précision de mon tir.

Dorénavant, il me présentera toujours comme son "sauveur" ou son "protecteur", ce qui lui permet, ensuite, de commenter, en se moquant de "Grand-Loup", l'exploit de l'aspirant.

Pendant ce temps-là dans la forêt, le chef Albert a récupéré les cinq schleuhs qui se sont "farcis" l'automitrailleuse de Labanhie. Ils ont été blessés par les éclats de nos obus de 75 millimètres. Mais voyez-vous, les vrais combattants sont rarement méchants avec les adversaires mis à terre. Nous les confions à notre cher docteur Suquet qui les évacuera vers l'hôpital le plus proche.

Les mémoires de Grand-Loup.

Cet accrochage nous a fait perdre pas mal de temps et nous ne dormirons pas à Friedrichhafen comme certains l'espéraient. Nous jetons l'ancre à Owingen avec nos petits camarades de l'escadron. L'automitrailleuse de Labanhie ne sera remplacée qu'à la fin de la guerre. Le voilà donc condamné à rester vivant. C'est Forzy qui va prendre sa place et connaître le plaisir de la roulette russe.

Le 25 avril dès 6 heures du matin (*le vieil adage bien connu est respecté : le militaire ne fait pas grand-chose, mais il le fait très tôt le matin*), nous reprenons le sentier de la guerre. Le peloton de Gastines n'ayant plus de blindés depuis Sulz, c'est nécessairement le peloton Caniot qui prend la tête. Oui mais, après les émotions de veille, nous y allons sur la pointe des pieds.

Dès le patelin suivant, Lippersreute, nous tombons sur une barricade solidement tenue par les "verts de gris". Heureusement nos adversaires ne sont ni obstinés, ni teigneux. Comme nous, ils sentent déjà le parfum de l'après-guerre. Après un combat rapide, un bon paquet des biffins allemands se carapatent dans la belle nature. Les autres lèvent les mains. Voilà des adversaires comme nous les aimons !

Vers l'ouest ?.... Et pourquoi pas : nach Paris ?

Au moment où nous allons reprendre notre marche vers Lindau, on nous arrête.

Quoi ? Demi-tour ? Au moment où nous commençons à distinguer le massif alpin couvert de neige, visible de l'autre côté du Bodensee ?

- Qu'est ce qui se passe ? demande l'aspirant à son chef de peloton.

- Manarf ! (*Je ne sais pas*). En tout cas on nous demande de rouler fissa vers la Forêt Noire.

Peut-être vers Strasbourg

- Alors, cher aspirant, en avant !

Avant de démarrer, l'aspirant fait remarquer à son chef qu'il aurait mieux fait de commander :

- En arrière !.. Ou alors, nach Paris !.... Warum nicht ?

Je sens, pourtant, qu'aujourd'hui, il ne faut pas le chatouiller davantage avec mes remarques impertinentes quoique, parfois, frappées au coin du bon sens. Je ferme donc mon clapet.

Une heure plus tard, nous traversons la ville de Stockach pour la quatrième fois, mais direction plein Ouest.

A la sortie de la cité, le capitaine de Vaublanc nous attend et nous arrête. Il nous décrit la situation confuse qui s'est établie sur nos arrières : entre les divisions blindées françaises qui foncent vers l'Autriche et les divisions d'infanterie qui nettoient la Forêt - Noire, de nombreuses unités allemandes ont été oubliées.

Elles se sont réorganisées et réoccupent des localités libérées depuis plusieurs jours. Notre escadron se portera donc sur la ville d'Engen et il devra s'opposer à la progression de l'adversaire vers la Suisse ou vers l'Autriche.

Nous avons l'impression d'entendre une bonne blague. Nous allons donc manœuvrer à front renversé.

- Eh bien en route ! annonce Guy Caniot à ses fidèles collaborateurs.

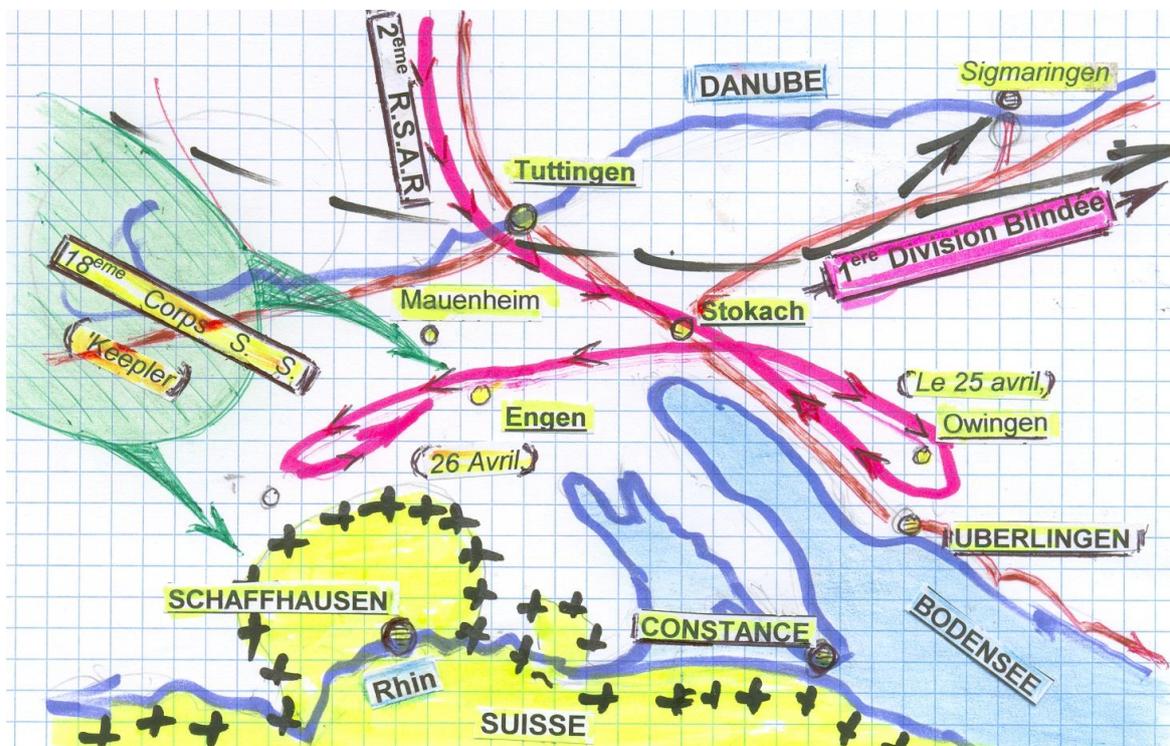
Avant de vous rapporter cet épisode extravagant, voire surréaliste, de la campagne d'Allemagne, je vous sou mets un court extrait du livre de la 1^{ère} Armée concernant cette phase de combat (Histoire de la 1^{ère} Armée - Pages 552 et 553) :

Les mémoires de Grand-Loup.

"Jusqu'à-là les postes étalés tout au long de la Forêt Noire, au fur et à mesure de l'avance des blindés, ont connu peu d'alertes. Rien ou presque rien ne renseigne sur les préparatifs auxquels se livrent les unités du 18^{ème} Corps S.S. récupérées par l'Obergruppenführer Keepler". C'est entre trente et quarante mille hommes rescapés des multiples divisions qui se trouvent sous ses ordres, concentrés sur un espace restreint. Il les redistribue entre trois divisions nouvelles qu'il crée incontinent, et auxquelles ne manquent ni les cadres, ni l'artillerie, ni le fanatisme.

Chacune de ces divisions comprend chars, fantassins, canons et pionniers, entre lesquels s'insèrent états-majors, trains et services. A l'abri des couverts impénétrables de la forêt, en ordre, les colonnes se rassemblent au coude à coude, sur un front de quinze kilomètres, la pointe vers l'Est. Et pour augmenter ses chances, il va le jouer de nuit...

C'est en effet le 24 avril à 22 h 30 au sud de Villingen, la 719^{ème} et la 352^{ème} V. G. D. accolées foncent de tout leur poids sur les points d'appui tenus par notre 27^{ème} R.I. Submergées, nos unités ne peuvent empêcher le passage du torrent vers Bad Durrheim et Aasen. Etc..."



A peine arrivés dans la cité d'Engen située à quinze kilomètres au sud du Danube, au nord de la ville helvétique de Schaffhausen, Guy Caniot me charge d'organiser la défense, face au Nord.

De sa personne, il part avec une patrouille blindée reconnaître les villages et le terrain à dix kilomètres au nord de l'agglomération. Parti avec trois bagnoles, Caniot revient avec quatre véhicules. Surprise ! En fait il a trouvé une automitrailleuse abandonnée sur le terrain. Cette bagnole, toute neuve, a reçu un "panzerfaust" en plein moteur. Mais où sont passés les propriétaires ? Manarf ! Guy l'a prise en remorque (*dans l'armée on dit "à la ficelle"*) derrière son A. M. "Rôdeuse". Je l'intègre dans notre dispositif de défense. Sa tourelle est intacte, nous pouvons utiliser son canon et ses mitrailleuses.

Lomège, le pilote de Guy Caniot, passe la moitié de la nuit à "piquer" les roues de cette automitrailleuse de récupération pour en chausser son propre véhicule. L'automitrailleuse qui appartient au 1^{er} Spahis algériens n'a pas parcouru plus de trois cents kilomètres, alors que sa "Rôdeuse" est déjà pas mal utilisée depuis le débarquement. Ainsi nos garçons nous surprendront toujours.

Les mémoires de Grand-Loup.

Presque charnellement attachés aux autres membres de l'équipage (*pas au sens biblique du terme, encore que... On raconte qu'un Amiral conseillait autrefois de favoriser l'homosexualité sur les bateaux de la "Royale" car, disait-il, cela soude les équipages. Histoire inventée par l'Armée de terre, bien sûr!*). Ils sont également étrangement liés à leur engin qu'ils "chouchoutent " comme leur bien. Un brin de superstition, peut-être, dans cette attitude.

Notre nuit à Engen ne sera pas inoubliable. Assez vite nous entendons le bruit d'un furieux combat à quelques kilomètres au nord de notre position. Pendant plusieurs heures, le canon s'enrage et les traçantes illuminent le ciel. Bientôt la radio nous apprend l'essentiel : ce combat nocturne intéresse le petit village de Mauenheim, à dix kilomètres au nord de notre position. Mauenheim, tenu par une trentaine de chars et une compagnie de légion étrangère sur half-tracks, a été attaqué à plusieurs reprises par des unités allemandes nombreuses, mordantes, déchaînées.

Incompréhensible, cet acharnement des Teutons à percer vers la Suisse en grandes unités constituées.

Incompréhensible d'attaquer ainsi une localité solidement tenue au lieu de la contourner. Pour les vieux routiers que nous sommes devenus, il serait tellement plus logique de s'infiltrer vers la Suisse par petits paquets, en évitant les villes, les villages et les grandes routes. Parcourir vingt kilomètres, de nuit, comme des contrebandiers, les Allemands savent le faire. En Russie, au cours de leur retraite, ils l'ont montré maintes fois.

Au petit matin du 26 Avril, on nous demande d'aller nous installer dans Mauenheim pour y remplacer le groupement de chars qui s'y est battu durant la nuit. Le spectacle est hallucinant ! Les vagues d'assaut allemandes se sont brisées sur le hérisson formé par les chars et les half-tracks. Ce sont des centaines de cadavres qui se sont accumulés à la gueule des canons. Incompréhensible, cette attitude suicidaire. Le général Keepler, à mon sens, a dû perdre la tête. S'il est un descendant du fameux Kepler, l'illustre astronome du 17^{ème} siècle, alors, lui, il ne devait pas tourner bien rond. Il ne s'est pas mis sur la bonne orbite. Quel désastre pour ses hommes !

Nous relevons les chars et la légion qu'il faut ravitailler de toute urgence. Ils ont épuisé toutes leurs munitions. Guy me fait grimper dans le clocher du patelin avec un poste radio sur piles. De ce poste d'observation, j'assiste au départ du groupement de chars mais aussi à l'arrivée des premiers obus de l'artillerie adverse. Comme toujours, le clocher doit les aider à régler leurs tirs.

Avec mes jumelles, j'aperçois de nombreux mouvements d'hommes et de véhicules aux lisières de bois, à deux ou trois kilomètres de notre nouvelle position.

S'agit-il de la mise en place de leurs troupes pour descendre vers Mauenheim? Incroyables, ils sont incroyables ces Allemands ! Ils ne vont pas tenter un nouvel assaut ? Eh bien, la réponse est affirmative. C'est ce qu'ils se préparent à faire. Leur artillerie nous arrose généreusement et l'arrivée de leurs obus autour du clocher me fait regretter le ras des pâquerettes. Nos chars obusiers répondent en leur adressant de bonnes salves de 75 ; mais à l'évidence, c'est tout à fait insuffisant. Heureusement les dieux de la guerre veillent sur nous. Tout change quand arrive l'aviation. Le straffing et le bombing de nos chasseurs brisent le moral et l'élan des Frisés. L'intervention aérienne leur porte des coups décisifs. Ils renoncent à prendre Mauenheim de vive force.

Bientôt, nous sommes, à notre tour, relevés par une autre compagnie de légion sur half-tracks, appuyée par deux tanks destroyers. Pas mécontent de quitter son clocher, votre Grand-Loup !

Les mémoires de Grand-Loup.

On nous envoie placer un rideau sur la frontière helvétique en vue d'en interdire l'accès aux Fridolins survivants. A notre niveau, nous les laisserions volontiers passer. Après tout, ils l'ont bien mérité, ces pauvres garçons.

Mais les directives sont claires et nous les exécutons. Pendant quarante-huit heures, les ordres et les contrordres vont se succéder à cadence rapide. Dans son journal de marche personnel, Guy Caniot parle de ces journées comme d'un "souk" auquel nous ne sommes pas habitués. Il faut dire que nous avons été placés sous les ordres d'un homme pas facile à comprendre. Courageux et très audacieux, ce Colonel a la réputation d'être un moulin à idées. Ce qui explique une situation confuse et changeante. Ce jeu des "gendarmes et des voleurs" de ma petite jeunesse est épuisant !

Le 27 avril au soir l'escadron reçoit la mission de se mettre, de nouveau en position de défense dans la cité d'Engen. Une bonne nouvelle nous arrive : nous sommes remis à la disposition de notre régiment, avec mission de reprendre notre marche vers l'Autriche. Pourtant, le 28 avril, on nous laisse encore en surveillance face au nord. Il ne se passera rien pendant toute cette journée. Apparemment, les trente mille hommes du général Keepler ont réussi soit à passer chez les Suisses, soit à être rassemblés dans les camps de prisonniers de la 1^{ère} Armée française.

Un peu avant la nuit, nous sommes envoyés à Lippersreute en vue de reprendre notre marche vers Lindau, exactement au point où nous l'avions laissée le 25 avril. Une nouvelle circule : la 1^{ère} D. B. a profité de ces dernières journées pour descendre d'Ulm vers Weingarten et exploiter vers l'Autriche, au-delà de la rivière l'Iller. Nos charmants petits camarades ont donc piqué une partie de notre mission et ils commencent déjà à prendre contact avec les premières lignes du fameux "réduit alpin". Nous aurons bientôt une réponse à la grande question : ce réduit existe-t-il ?

Le 29 avril 1945, Guy Caniot me demande d'écouter les nouvelles de Radio-Paris à l'aide du poste 509, chaque matin, en vue de m'assurer que la guerre n'est pas finie.

"Inutile de faire du rab, je ne tiens pas à combattre une minute de plus si la guerre est terminée", annonce-t-il, péremptoire.

A 5 h 30 Grand-Loup rend compte à son chef bien aimé qu'il est désolé, mais la guerre continue. En guise de réponse, Guy Caniot me fait un grand cinéma : il lève les yeux et les bras vers le ciel, et, théâtral, il jette pour être entendu de tous : "Ah p... de guerre ! La p... de Manon ! Monsieur l'aspirant, veuillez je vous prie faire embarquer votre personnel."

Jusqu'au 7 mai, chaque matin, le 2^{ème} peloton du 4^{ème} escadron du 2^{ème} R. S. A. R. connaîtra ce même scénario "matutinal" (*pour les jeunes, voyez le dico.*), à la grande joie de nos garçons.

Nous reprenons donc notre route parallèle à la rive nord du Bodensee. Dans le soleil printanier, nous roulons à bonne allure. Seules les forêts et les agglomérations sont abordées avec circonspection. Le sud de Ravensburg est atteint vers midi sans aucun problème.

A l'évidence la plupart des grandes unités allemandes ont déjà rejoint la Bavière ou l'Autriche. Nous ne rencontrons rien d'autre que des petits groupes de militaires allemands, manifestement heureux de se rendre. Si vous voulez connaître mon avis, eux aussi, ils ont dû écouter la radio chaque matin. Passé Ravensburg, on nous remet en route plein est, en direction de Wangen. Le 2^{ème} peloton s'installera à Haslach pour y passer la nuit et attendre le ravitaillement d'essence. Le 3^{ème} peloton commandé par mon ami Vidal est chargé de prendre et défendre le pont sur la rivière Argen. En effet cet ouvrage est destiné à laisser passer les chars du colonel Lecoq.

Or manque de chance, la rivière se sépare en deux bras : le premier est peu important ; mais le second, trois cents mètres plus loin, avale le débit le plus important.

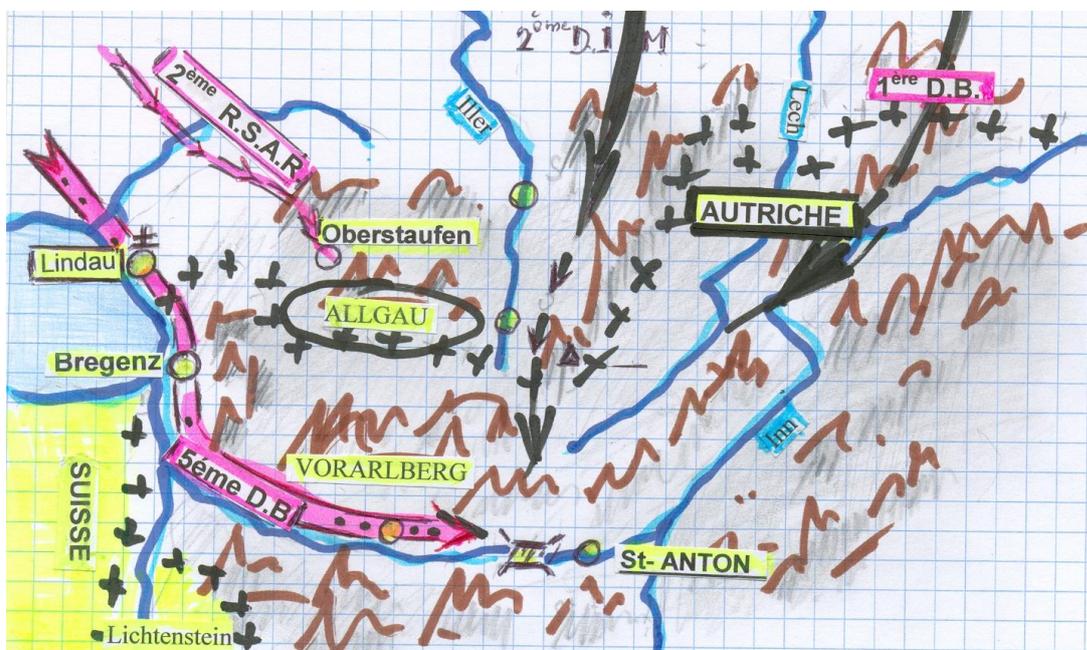
Les mémoires de Grand-Loup.

Dans la demi-obscurité, nos petits camarades se plantent complètement et ils montent la garde sur le petit ouvrage.

Cet incident conduit le chansonnier du 1^{er} peloton, le chef Rieger, a composé un petit poème en "pataouète" dont je vous offre un court extrait, à lire avec l'accent de votre grand-mère.

Le pont, c'est à de rire et la garde à de bon ! !
Alors mon garçon, qu'est-ce que vous faites ?
Mon Colonel, toute la nuit, le pont, on se l'est gardé.
Ces gens-là y sont complètement fous
Y z'ont gardé un pont qui fallait pas
Y z'ont laissé tomber le grand qui est là-bas.

Au fait, en ce 29 avril 1945 au soir, personne n'a pensé à m'offrir une gerbe. Pourquoi ? Et l'anniversaire de Grand-Loup ! ! Vous aussi, vous l'avez allègrement oublié ?



Le 30 avril, le ravitaillement se fait attendre bien longtemps. Changement de temps et de température étonnant : dans les dernières heures de la nuit, la météo fait un gros caprice. La neige tombe en abondance, le ciel se traîne au ras des violettes et la visibilité est des plus réduites. Heureusement, nos cousins germains sont en pleine déroute morale et matérielle. Entre Haslach et Niederstaufen, nous ne rencontrons personne. La Wehrmacht s'est évaporée. Maintenant, nous pouvons croire à la fin des hostilités. Le soir, sanglés dans nos canadiennes, nous passons la nuit dans une ferme à proximité de Lindernsberg, sur les premiers contreforts des Alpes. La neige n'a toujours pas cessé de tomber et une couche blanche dépasse déjà les quarante centimètres.

Le 1^{er} mai, nous reprenons la route de l'Arlberg. Nous atteignons la cité d'Oberstaufen, station hivernale bien connue.

Et maintenant, réduit ou pas "réduit alpin" ? L'escadron au grand complet, s'installe dans le village et notre capitaine prend possession du plus beau Gasthaus. Des patrouilles blindées sont envoyées dans toutes les directions et ne trouvent personne pour s'opposer à leur progression.

Les mémoires de Grand-Loup.

En fait, Oberstaufen est un cul de sac pour des véhicules à roues. C'est donc à Oberstaufen que nous attendrons, avec une activité réduite, la capitulation allemande.

Alors que nous nous roulons les pouces, privés de routes pour pénétrer vers le cœur de l'Autriche, nous laissons passer les biffins de la 4^{ème} division marocaine de montagne. Ce terrain leur convient admirablement ; ils pourront faire du ski (*s'ils en trouvent*) et de l'escalade s'ils en ont vraiment envie

Heureusement des émissaires ont été échangés entre le commandement allemand des 1^{ère} et 19^{ème} armées et le général de Lattre. Le commandement allemand renonce à établir un "réduit alpin" en utilisant les restes des armées d'Allemagne et d'Italie. Aussi, les hostilités, au plan pratique, ont-elles quasiment cessé.

Pourtant il y aura encore des morts en raison de groupes de S.S. fanatiques qui refusent la capitulation. Dans cette ambiance bizarre, la 5^{ème} D. B. et les bataillons de choc remontent la vallée supérieure du Rhin tout le long de la frontière de la Suisse et du Lichtenstein. Avec des moyens de fortune, nos amis effectuent des réparations acrobatiques sur les coupures de ponts.

Plus à l'est au contact des Américains, la 1^{ère} D. B. et des fantassins de la 2^{ème} division marocaine effectuent un exploit sportif en atteignant, à pied, le col de l'Arlberg sur des pentes couvertes de deux à trois mètres de neige. Pendant que nos charmants camarades s'adonnent ainsi aux biathlons militaires, le 4^{ème} escadron a pris ses quartiers de printemps à Oberstaufen.

Le 7 mai dans la soirée, notre capitaine nous apprend une excellente nouvelle : la fin des hostilités sera proclamée, officiellement, le 8 mai à 1 heure du matin. Pourquoi à 1 heure du matin ? Personne ne le sait et nous n'en avons rien à cirer. Cette annonce ne nous surprend donc pas.

Nos garçons mis en jambes par leurs expériences amoureuses du pays de Bade, n'ont pas attendu l'armistice pour entreprendre des reconnaissances profondes en direction de Cythère et "autres lieux découverts à marée basse" Les réfugiées de Berlin et des provinces de l'Est, les Hongroises, les Polonaises, très nombreuses dans le village, sont très ouvertes au dialogue.

Or nos jeunes Pieds Noirs ne détestent pas les têtes à têtes et certaines conversations ne sont pas faites pour leur déplaire.

Le 8 mai donc à 1 heure du matin, alors que le groupe des officiers réunis autour du capitaine de Vaublanc devise joyeusement, des explosions et des tirs à la mitrailleuse nous surprennent. Qu'est ce qui se passe ? Dans l'obscurité et la neige jusqu'aux genoux, nous allons aux nouvelles. Nos spahis se sont réunis autour des blindés et vident les caissons. Autour d'Oberstaufen, dans les villages voisins, toutes les garnisons agissent de même. Les balles traçantes illuminent le ciel. Tout à coup la voix des mitrailleuses est couverte par celle du canon. Les arrivées d'obus de 75 mm sur les pentes voisines sont bruyantes et, peut-être bien, dangereuses. Le capitaine de Vaublanc a retrouvé ses jambes de 20 ans. Il se précipite sur les chars-obusiers dirigés par le maître artilleur, l'adjudant Alcay.

- Sur quoi tirez-vous Alcay ? demande Vaublanc.
- J'sais pas, mon Capitaine... répond la voix avinée d'un Alcay hilare et désinvolte, qui trouve encore la force de crier, sans bafouiller,
- Feu, nom de Dieu !
- Enfin, Alcay, arrêtez de tirer, il y a des villages en face !
- Pas de danger, mon Capitaine hoquète Alcay. Pas de danger Je ne tire que des explosifs. Juste de tout petits explosifs!

Les mémoires de Grand-Loup.

Pendant que se déroule cette scène pittoresque, Guy Caniot est monté sur le char.

Il calme les ardeurs des hommes de l'équipage qui, tous, sont sérieusement allumés. Les lieutenants font cesser le feu avec peine. Une heure plus tard, nous dormons en situation de "paix officielle", pour la première fois depuis quatre ans. Notre sommeil est plus profond, c'est sûr !!

La capitulation allemande a donc été dignement fêtée.

Le 8 mai 1945 l'escadron au grand complet assiste à une cérémonie officielle. La messe réunit chrétiens, juifs et musulmans pour penser, dans le recueillement, à nos camarades disparus, tout au long de la route de Toulon à l'Autriche.

Ensuite apéritifs, chansons, puis photos.

Je vous ai sélectionné la photo de groupe du peloton Caniot où vous reconnaîtrez la plupart de mes vieux fidèles.



Au centre Guy Caniot. A sa droite Labanhie. A sa gauche Jean Vidal, puis Grand- Loup (tête nue).

Maintenant vous n'ignorez plus rien des combats menés par les troupes du Général de Lattre. Aussi comprenez-vous sa pensée et les raisons qui l'ont conduit à choisir le nom assez glorieux de "Armée Rhin et Danube" que nous avons porté, avec panache, sur l'épaule gauche de nos tenues de combat. Cet écusson, simple et de bon goût, (dont personne ne se souvient aujourd'hui), je l'ai placé dans la vitrine de notre chambre. Il y restera jusqu'à ma disparition.

Mes récits pourraient s'arrêter là. Ce serait sûrement dommage car cette courte période s'est révélée fort riche en faits divers et printaniers ... Comme toujours, un très long stress est suivi d'une décompression. Après vous avoir raconté les horreurs de la guerre, je ne résiste pas une minute au plaisir de pérenniser les anecdotes les plus truculentes du mois de Mai 1945. Certaines méritaient d'être enregistrées dans le journal de marche du régiment ! Or, elles ne l'ont pas été.

Les mémoires de Grand-Loup.

Kapitulation ? Ou klochemerle in Allgau ? ?

C'est un peu dans le désordre et avec quelques libertés de langage que je vais vous narrer les quatre aventures les plus drôles des journées un peu folles vécues par le 4^{ème} escadron, après la capitulation. Combien j'envie Nimier et sa plume merveilleuse.

Il a écrit des pages savoureuses sur ces journées de Mai 1945 dans un bouquin qui, je crois, porte le nom de "Les z'hussards bleus".

Rosae, rosae, Rosam

La première histoire, dans l'ordre chronologique, concerne l'illustre Rosa. Il faut dire qu'au 2^{ème} peloton, dès lors qu'une "cagatte" (sottise) est annoncée, Rosa est dans le coup. Guy le sait bien et il ne lui passe pas grand chose. Ce 7 mai 1945, donc, vers 5 ou 6 heures du soir, Guy et Grand-Loup effectuent une tournée d'inspection des véhicules postés à la sortie du village. Nous avons prescrit un homme de garde par bagnole à titre de précaution. Effectivement, des coups de mains ont été effectués par des petits groupes de S. S. jusqu'au 15 mai 1945. Arrivés au half-track, nous ne trouvons personne. Nous appelons, nous crions, nous gueulons. En vain ! Le pauvre half-track est abandonné. Nous cherchons le préposé à la garde du véhicule. Nous finissons par le retrouver à quatre-vingt mètres de là, sous le porche d'une maison. A l'évidence, les problèmes de sécurité lui sont déjà devenus étrangers. Il est très occupé à déclarer sa flamme à une jeune Berlinoise. Nous devons le secouer pour nous faire entendre ! A mon avis ce n'est pas une toute petite flamme qui l'anime mais, tel le dragon des contes de fées, une véritable torche de plasma capable de fondre une plaque d'acier. Dès lors que la sécurité est en jeu, Guy ne plaisante pas.

- Au gnouf ! Au gnouf ! Foutez-moi ce gaillard là au gnouf !

Le jeune aspirant au cœur encore tendre, obtient un adoucissement de la sentence;

- Bon ! Emmenez-moi ce gaillard-là chez le "merlan" (coiffeur) et mettez-lui la boule à zéro.

Je plaide de nouveau l'indulgence, en raison de la paix, de la guerre, de l'armistice, du beau temps ... de Rosa, quoi ! Guy reste inflexible et le "merlan" exécute, aussi sec, la sentence. Une demi-heure plus tard, le capitaine de Vaublanc nous annonce le cessez-le-feu officiel dans les conditions que je vous ai déjà indiquées. J'en profite pour glisser des reproches amicaux à mon chef direct. Guy Caniot me regarde, observe le silence pendant trente secondes puis, solennel, tout à fait semblable à Sacha Guitry, il laisse tomber :

- Monsieur l'aspirant, vous avez totalement raison ! En conséquence, la punition est levée ! Je vous laisse le plaisir de lui annoncer.

Et tous les spectateurs présents sont pris d'un fou rire irrésistible. Tous, sauf Rosa, évidemment.

Incroyable ! La milice de Lyon nous offre une traction- avant !

Ma deuxième histoire, dans l'ordre chronologique, concerne Jean Cazaubon, mon vieil ami de Lannemezan. Le 8 mai 1945 à l'aube, c'est à dire vers 11 heures, le brigadier Cazaubon vient tirer l'aspirant Heissat d'un profond sommeil :

Mon lieutenant, il m'arrive un truc !

Et il me raconte une histoire invraisemblable avec des points plutôt obscurs. Plus tard, quand nous serons devenus de vieux amis, il me fera toute la lumière sur cette affaire rocambolesque et authentique.

Les mémoires de Grand-Loup.

Le camarade Cazaubon a fait connaissance d'une belle et jeune personne avec qui il a passé une nuit de folie. Il a utilisé, à cet effet, ses connaissances scolaires de la langue teutonique, aidé par son petit dictionnaire de poche. Au petit matin, il demande un peu de café et sa partenaire lui répond dans un français impeccable. Oh là ...surprise ! Grosse surprise !

- S....., mais tu parles français'...

Vu sa qualité de cavalier, Cazaubon aurait pu choisir des termes plus galants ! Et la fille dévoile la vérité. Elle est l'épouse, presque légitime, d'un milicien du Midi recherché par la "sécurité militaire " ? Les hasards de la guerre les ont déposés à Oberstaufen.

Et ton jules, alors, où est-il ?

C'est ainsi que nous apprenons qu'un milicien est caché dans la forêt à un kilomètre de notre nouvelle garnison. Depuis trois jours, elle lui apporte ses repas, à notre nez et à notre barbe.

J'envoie Cazaubon avec une patrouille récupérer ce salopard et nous le faisons conduire au P. C. du régiment. J'ai l'impression que ce triste individu n'a pas nécessairement survécu longtemps à son arrestation. Ce n'est pas mon affaire. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Pressé de questions, la "milicienne" finit par avouer qu'ils ont fait tout ce chemin dans une Citroën traction-avant qu'ils ont piquée du côté de Lyon.

Et où est-elle cette bagnole ?



Jean Cazaubon, X , Grand-Loup, Gilbert Daguet

Elle nous désigne une grange où, effectivement, nous découvrons une Citroën 11 légère rutilante cachée par des bottes de foin. Sans même remercier la milice de Lyon, J'en fais ma voiture de commandement.

Pendant deux longues semaines, nous remplissons la voiture de garçons du peloton, nous remplissons aussi le réservoir et nous passons nos journées à parcourir les routes des Alpes autrichiennes. Le roi n'était pas mon cousin et la photo jointe vous montre notre équipe en plein bonheur. Un certain jour, je commets l'imprudence de revenir à l'escadron en passant par Lindau où est établi le général de Lattre. Quelle erreur !

Un chef d'escadrons me fait signe d'arrêter. J'obtempère et j'ai tort. Il me pose une question embarrassante :

- Elle est à vous cette automobile ?

Je lui raconte mon histoire.

Les mémoires de Grand-Loup.

Après m'avoir écouté, il me déclare :

- Ce n'est pas une voiture pour un aspirant, même de cavalerie légère. Je préviens votre capitaine que nous gardons ce véhicule au P.C. du Général. Il vous enverra une jeep pour rejoindre votre unité.

Pas très glorieux, notre retour dans notre escadron bien aimé ! C'est l'oreille basse et même très basse que nous rentons au bercail.

Sacrée nature, ce brigadier du 3^{ème} peloton !

Le 9 mai 1945, au matin, une affaire d'une autre nature va mobiliser toute notre attention. Il s'agit, cette fois, d'un grave problème de discipline: un viol aurait été commis, dans la nuit, par l'un des musulmans de notre escadron.

Notre capitaine charge Guy Caniot, seul juriste de la bande, d'instruire cette affaire. Celui-ci demande à Grand-Loup d'assurer le secrétariat tandis que Kurzman, notre alsacien de choc, assurera la fonction d'interprète.

Nous retrouvons la victime dans le bureau du capitaine. C'est une grande jeune femme d'une trentaine d'années, plutôt jolie, que nous écoutons avec gravité et émotion. Elle fait la description du coupable, un "Schwarz", selon l'expression allemande de l'époque. Puis elle nous décrit la scène avec des détails, quelquefois "abracabrantesques", dont nous n'osons pas sourire.

D'après elle, le coupable aurait réuni une partie de la famille pour assister à ses exploits nocturnes. Curieuse idée ... La famille a dû apprécier cette attention sarrasine des siècles obscurs.

Guy fait entrer le présumé coupable. La victime le reconnaît immédiatement. Pas faraud, (J'allais dire, une fois de plus, la queue basse. C'eut été inconvenant dans de telles circonstances), mais pas abattu. Il s'agit d'un brigadier du peloton Vidal. En bon féodal des Aurès, à ses yeux, la victoire autorise certaines libertés, non ?

Juriste mais consciencieux; pour compléter son rapport, Guy décide de visiter la maison de la jeune femme et d'interroger les parents. En cours de route, notre pathétique bavaroise laisse entendre qu'elle n'a pas été la seule, dans sa rue, à subir les outrages du brigadier ... Est-ce possible ? Eh bien, oui ! C'est tout à fait possible.

La jeune voisine a connu les mêmes sévices. Dans la troisième maison même motif, même punition. En fin de matinée, nous arrivons à six victimes des appétits nocturnes de notre militaire. A partir de la quatrième, l'admiration du mâle risque de l'emporter sur l'indignation du citoyen. Quand nous découvrons la sixième victime, l'émotion s'est envolée, l'esprit gaulois l'emporte sur la morale :

- Voyez-vous ça, mon cher Heissat, ce type malingre et mal foutu cachait une nature exceptionnelle. J'en suis abasourdi !

Juriste mais consciencieux, Guy Caniot nous fait rentrer dans la 7^{ème} maison. Là, une grosse surprise nous attend. Guy l'a fort bien raconté dans ses mémoires. Je vous laisse le soin d'en juger:

"Dans la 7^{ème} et dernière maison de la rue, j'ai reçu un tout autre accueil. La femme qui m'ouvrait la porte me répondit dans un français impeccable, une cigarette aux lèvres :

- Mais parfaitement, j'ai reçu hier au soir vers 10 heures un de vos soldats.

- Comment s'est-il comporté avec vous, Madame ?

- Oh ! comme un gentleman ! il fut un peu surpris de constater que je parlais votre langue.

Je lui ai expliqué, alors, que j'étais néerlandaise et que, dans mon pays, ami de la France, beaucoup de personnes parlaient le français;

- Et que s'est-il passé, alors ?

Les mémoires de Grand-Loup.

- Oh ! rien de bien extraordinaire. Il m'a dit qu'il était de patrouille, mais puisqu'il avait la chance de rencontrer une amie de la France, il lui demandait d'accepter un paquet de cigarettes américaines. D'ailleurs, voyez vous-même, j'en fume encore une ce matin.

- Et après, madame?

- Rien d'autre. Je voulais le faire entrer pour lui offrir un verre. Il a refusé compte tenu de l'heure tardive.

Compliment, monsieur ! Vous avez des soldats qui représentent fort bien la France, en pays étranger.

C'est à mon tour de saluer et de me retirer sans oser faire allusion aux mésaventures de ses voisines allemandes.

On ne m'enlèvera pas de l'idée que notre Hollandaise aurait peut être connu un sort différent si elle avait habité dans la première maison de la rue. A moins que à moins que cette dame ait tenu à garder pour elle le secret des ultimes performances d'un spahi subjugué par la victoire."

L'affaire suivit son cours jusqu'au tribunal militaire qui infligera quelques mois de prison à notre brigadier. En temps de guerre, il avait des chances d'être passé par les armes. A un jour près, il est sauvé par le gong, notre spahi !

Ainsi donc, cette malheureuse histoire, commencée sur un ton d'une grande gravité, s'est terminée dans l'ambiance presque drôle d'une nouvelle de Marcel Aymé. Comme le dit Caniot, c'est un peu le pendant bavarois de la "jument verte" immortalisée par Bourvil."

Ne restons pas plus longtemps sur une affaire dont nous n'avons tiré aucune fierté en dépit de sa "chute" stupéfiante.

Boutemra, le Casanova du 57 antichar ...

Le 10 mai 1945, l'escadron quitte Oberstaufen pour occuper une petite localité située à vingt kilomètres au Nord. Le peloton Caniot s'installe dans un tout petit village, presqu'un hameau qui porte un nom prédestiné : Ruhland. Traduction littérale : Ruhe = repos, Land = pays. En d'autres termes, c'est presque Bonrepos !

Grand-Loup se voit attribuer une petite chambre sympathique au premier étage d'une adorable chaumière. (Photo ci-dessous).



Ma chambre à Ruhland.

Les mémoires de Grand-Loup.

Le peloton utilise un minimum d'hommes de garde et commence sa grande lessive. Cette lessive se termine par le lavage des véhicules. Quand les militaires commencent à pomponner leurs bagnoles, c'est bien la marque d'un retour au temps de paix.

Au tout petit jour, nous sommes réveillés par une énorme explosion. Grand-Loup saute de son lit, saute sur son pistolet, saute par la fenêtre et cavale vers le carrefour central envahi par un nuage de poussière. Comme dans une scène de panique au cinéma, mes camarades courent dans toutes les directions et chacun répète un peu près la même phrase :

- Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui arrive ?

Dans le soleil levant, la poussière finit par s'éclaircir. Au milieu du carrefour, nous découvrons notre canon de 57 mm qui a pris vraiment une sale gueule : fourche écartée, il a l'air complètement déjeté. Le tube désigne la direction à prendre. A cinq six mètres devant lui, une brèche circulaire orne le mur de la ferme. Je pousse la porte pour me trouver dans une étable où une dizaine de vaches bien alignées le long de la mangeoire continuent à mastiquer le foin sans manifester aucune émotion. Alcaï et Cazaubon me rejoignent dans l'étable et ils m'expriment ce qu'ils perçoivent :

- Mais, mon lieutenant, le mur de derrière est complètement démoli

Je quitte les vaches du regard et je lève les yeux pour constater qu'effectivement on peut, maintenant, voir directement le jardin de la ferme. Ce n'est pas un, mais deux murs successifs que l'obus de 57 mm a fichu en l'air. Avec cette vue directe sur les vergers, l'architecture de la ferme y a gagné, c'est sûr !

Les propriétaires, hébétés et apeurés, nous ont rejoints. Ils ne paraissent pas tellement catastrophés. La situation est pour le moins étrange. Nous revenons vers la rue où Guy Caniot, arrivé en retard, commence à faire la lumière sur les causes de cette histoire.

Il apparaît très vite qu'il s'agit, en fait, d'une histoire d'amour fracassante et matinale. Le tireur du canon de 57 mm antichar, Boutemra, nous expose dans son langage maghrébin sa manière de conduire une cour d'amour :

- Je discuti avec la fatma. Elle m'a demandé comment ça marchi. 'j' ouvri la queulasse. J' glissi le zobus Clac ! Elle a demandé comment ça part. J'y montri la détente. Cette conne, elle a tappi dessus. Et boum, mon lieutenant c'est parti ! !

Le lieutenant, silencieux et plutôt "chromé", branle du chef. Autour de lui, les quarante-quatre "gus" du peloton sont pliés de rire. L'un d'entre eux, je ne sais lequel, complimente Boutemra en l'appelant le "Casanova du 57". Cette trouvaille déclenche une nouvelle hilarité générale.

Guy, maintenant, veut voir les dégâts. Nous constatons alors qu'après avoir percé un trou de trente centimètres de diamètre dans le mur, l'obus a frôlé le cul des dix vaches alignées avant d'abattre les murs de l'arrière. Alcaï fait remarquer à notre chef bien aimé qu'avec un peu de pot on se ratatinait dix vaches d'un coup. Satisfait de cette remarque, il ajoute :

- Et on offrait un méchoui à tout le régiment, mon lieutenant !

Guy Caniot, maintenant bien réveillé, rit à son tour de cet amour bucolique et bavarois, à la fois, brutalement interrompu par la décharge intempestive du canon anti-char. Il me charge de négocier avec les fermiers pour enterrer cette affaire à l'amiable. J'utilise à cet effet toutes les boîtes de conserves américaines non consommées depuis plusieurs mois et, grand seigneur, j'ajoute cinq nourrices d'essence. Mes interlocuteurs paraissent entièrement satisfaits et nous nous quittons bons amis. Quant à la Nana, dont les charmes ont causé tant d'émotions, elle s'est évaporée.

Les mémoires de Grand-Loup.

J'allais oublier de vous montrer une photocopie du journal de marche des 19, 20 et 21 mai 1945. Vous la trouverez ci-dessous.

- 19 Mai - Préparation au défile du 21, qui doit avoir lieu à CONSTANCE et auquel doivent participer : "Le Colonel - l'étendard - le 3^e et le 4^e Escadron". - Un agent de liaison moto, essuie quelques coups de feu à 3 kilomètres S.O. de DUNAU.
- 20 Mai - R . A . S .
- 21 Mai - Revue à 8 heures 30, devant le Chef du Gouvernement "Le General DE GAULLE". Remise de la Légion d'Honneur au Capitaine De SAUVEBOEUF Guy et au Lieutenant MAGDELAIN Jean, et de la Médaille Militaire à l'Aspirant HEISSAT Jean Marie et au Marchal des Logis DECOIRA du 3^e Escadron.

Comme vous pouvez le constater, notre régiment reçoit mission de se porter dans la ville de Constance en vue d'y rendre les honneurs au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire. Le général de Gaulle vient saluer et féliciter l'armée " Rhin et Danube" qui a atteint tous les objectifs fixés par ses soins.

A cette occasion, le grand Charles accroche la légion d'honneur à mes amis, les lieutenants Magdelain et de Sauveboeuf. Il remet aussi la médaille militaire à votre Grand-Loup.

A cette époque, l'affaire algérienne ne nous avait pas encore séparés. Aussi ai-je eu la faiblesse d'apprécier cet honneur. Ecrasé sous le casque lourd américain, écrasé par cette haute carcasse qui se penche vers moi, c'est avec pas mal d'émotion que je reçois cette fameuse médaille jaune et verte et la vigoureuse accolade du chef du gouvernement

Pour votre information, la médaille militaire est aux sous-officiers, ce que la légion d'honneur est aux officiers .Or, le grade d'aspirant est considéré comme celui d'un sous-officier supérieur qui occupe les fonctions d'un jeune sous-lieutenant.

- Fermez le ban ! Comme on doit le dire dans le cérémonial militaire.

Cette fois, c'est vrai : Nach Paris.

Vers le 8 ou 10 juin, nous apprenons notre embarquement par voie ferrée .Destination PARIS. Nous devons y défiler les 18 juin et 14 Juillet devant le peuple de la capitale.



Ma jeep "Rochefort" pose sous la tour Eiffel. Le Chevrel est superbe !

Les mémoires de Grand-Loup.

Depuis la plus haute antiquité, les légions victorieuses sont invitées à passer sous les lauriers et sous les acclamations du bon peuple de Rome. Le défilé terminé, on s'empresse de les éloigner du Capitole pour mieux les oublier.

Naïfs à l'excès, nous croyons très sincèrement qu'il s'agit d'un hommage et d'un geste d'affection de la nation à l'égard de son armée triomphante. Depuis lors, certains historiens ont proposé une explication différente à la présence de l'Armée " Rhin et Danube" autour de la capitale de notre vieux pays.

Nous aurions été amenés là pour faire face au danger communiste. Il faut se rappeler qu'à l'époque, le parti de Maurice Thorez dispose de trois atouts-maitres :

- Un français sur trois vote communiste.
- Les unités FTP, d'obédience communiste, ont conservé tout leur armement.
- Le parti dispose de l'appui moral et financier de l'U.R.S.S, nation la plus puissante de notre vieille planète en 1945.

Très naïfs donc, ignorant cette menace, nous défilons dans les grandes avenues parisiennes sous le soleil radieux de l'été, un rien "rouleurs de mécaniques".

Avant de quitter Paris, il nous arrive une broutille.

Notre sympathique Paupol Landry n'a pas hésité à utiliser sa jeep pour aller draguer les parisiennes en compagnie de Cacagne et deux autres fêtards .Des G.I. leur piquent la bagnole et nos gaillards rentrent à pied au bercail. Pas farauds! L'engueulade de leur chef de peloton, Jean Vidal,s'entend à 300 mètres à la ronde .

Il les invite à retrouver une jeep dans les délais les meilleurs .Tous les copains de Landry partent en chasse, par paquets de trois hommes, dans le grand Paris.

Le lendemain à l'aube, 2 jeeps américaines neuves et pimpantes sont alignées au peloton Vidal. En fin de soirée elles sont repeintes aux marques et couleurs de l'escadron. Bien entendu, les numéros des moteurs ont été martelés et refaits. Nos mécaniciens savent travailler.

Le capitaine de Vaublanc, qui n'a pas été informé de ce léger incident, reçoit la visite 3 jours plus tard, d'un brave lieutenant de la military police qui vient lui ramener la jeep volée par des garçons de son régiment. Il regrette les mauvaises manières des G.I. en goguette et le prie de bien vouloir oublier cet incident. Notre capitaine ne comprend pas grand-chose à cette sombre histoire mais, grand et généreux, il pardonne bien volontiers.

Fin juillet, nous sommes ramenés, toujours par voie ferrée, dans notre cher Wurtemberg.

C'est alors que commence la démobilisation de nos camarades Pieds-Noirs. Comme les historiens et les journalistes disposent d'une mémoire très sélective, je me substitue à eux, pour vous rappeler que nos camarades d'Afrique du Nord ont été mobilisés de 18 à 40 ans, immédiatement après le débarquement des Américains, le 8 novembre 1942.

Cette séparation, après une si longue vie en commun et une fraternité tissée dans la difficulté des combats, est assez nostalgique, il faut bien le dire. Je les retrouverai bien des années plus tard, dans les réunions régimentaires des anciens combattants.

Mais ils auront déjà perdu leurs terres d'Algérie et c'est l'amertume qui est au rendez- vous.

Les mémoires de Grand-Loup.

EPILOGUE

En voyant partir ses compagnons de guerre, Grand-Loup doit résoudre un problème personnel difficile: Et maintenant, quelle voie choisir ?

- Faire acte de candidature pour passer dans l'armée d'active ? A l'époque, je suis toujours aspirant de réserve et l'idée de faire de l'instruction dans une caserne est loin de me séduire.
- Préparer un concours pour une grande école ou postuler à l'entrée dans une administration?
- Ecouter mon ami Kirsteller. Celui-ci, Français du Brésil engagé pour la durée de la guerre, me propose de venir le rejoindre à Rio de Janeiro. Son père, bien placé dans les milieux bancaires du Brésil, m'aidera à trouver un job intéressant, me dit-il. Je suis très tenté par cette proposition.

Finalement, c'est le Colonel Lecoq, mon ancien patron, qui tranche pour moi.

Sans me demander mon avis, il me fait affecter à l'école des cadres qu'il crée à Langenargen, sur les bords du Lac de Constance. A peine arrivé, il me fait signer ma demande d'intégration dans l'armée d'active et il s'occupe de ce dossier avec l'efficacité qu'on lui connaît.

Dans cette école dirigée par une équipe d'officiers supérieurs dynamiques et peu conformistes, je vais trouver une ambiance exceptionnelle. Placé sous les ordres du Lieutenant Sciard, un patron super sympa, je vais retrouver des camarades d'une qualité rare. Avec des garçons comme Pierrard (un naïf s'en va-t-en guerre), des Garrets, Dausat, Javouey, Coeffard, Lucet, etc... etc ...

Les rapports sont franchement fraternels et les occasions de rire, quasi quotidiennes. Si nous travaillons à 15 000 tours de 7 heures à 19 heures, ce bain de jeunesse nous convient parfaitement. Dans ce cadre magnifique du Bodensee, nous sommes heureux.

Loin du monde, nous n'avons pas vu se lever les premiers nuages entre les Russes et les Américains. Pourtant, dès le 9 Mai 1945, la guerre froide est commencée.

Personnalité politique la plus forte de son temps, sûr de la supériorité de ses armées, Staline a décidé d'entreprendre immédiatement, la domination de la totalité de notre planète.

Renonçant, provisoirement, à l'affrontement direct en raison de la puissance terrifiante de l'arme atomique américaine, il saura utiliser toutes les ficelles de la subversion pour affaiblir et déstabiliser les vieilles nations occidentales.

Et cela, je dois vous l'avouer, nous ne l'avons pas vu venir !

Les mémoires de Grand-Loup.

Ainsi que la décolonisation.

Certes, elle était naturellement inscrite dans le vent de l'histoire.

Tout le monde sait cela: " Les colonies sont créées pour être perdues".

Mais ce sont les brûlots lancés par Staline qui l'ont déclenchée prématurément et entretenue de main de maître par des actions directes ou souterraines qui expliquent pourquoi elle s'est réalisée dans la précipitation, la confusion. ... Et dans le sang !

A notre insu, alors que l'on croyait, une fois de plus, à la " Der des der ", des mouvements tectoniques d'une ampleur jamais atteinte allaient nous lancer dans de nouvelles aventures.

Mais, cette fois, les fameuses courroies de transmission, animées par Moscou, allaient nous priver de l'appui et de la confiance du peuple français.

Léonidas n'aurait jamais accepté de combattre dans de telles conditions.

Cette expérience douloureuse a marqué profondément tous les soldats engagés dans ces fameuses guerres déclarées honteuses par les journalistes et certains historiens.

Honteuses pour qui ?... Honteuses pour les gouvernements de droite comme de gauche qui les ont déclenchées sans les diriger et sans se préoccuper le moins du monde du moral de leurs armées

Je ne sais pas encore si j'aurai le courage et le temps de vous rapporter ce que j'ai vécu au cours de cette période difficile,

à la limite du supportable,... surtout dans la phase finale du drame algérien.